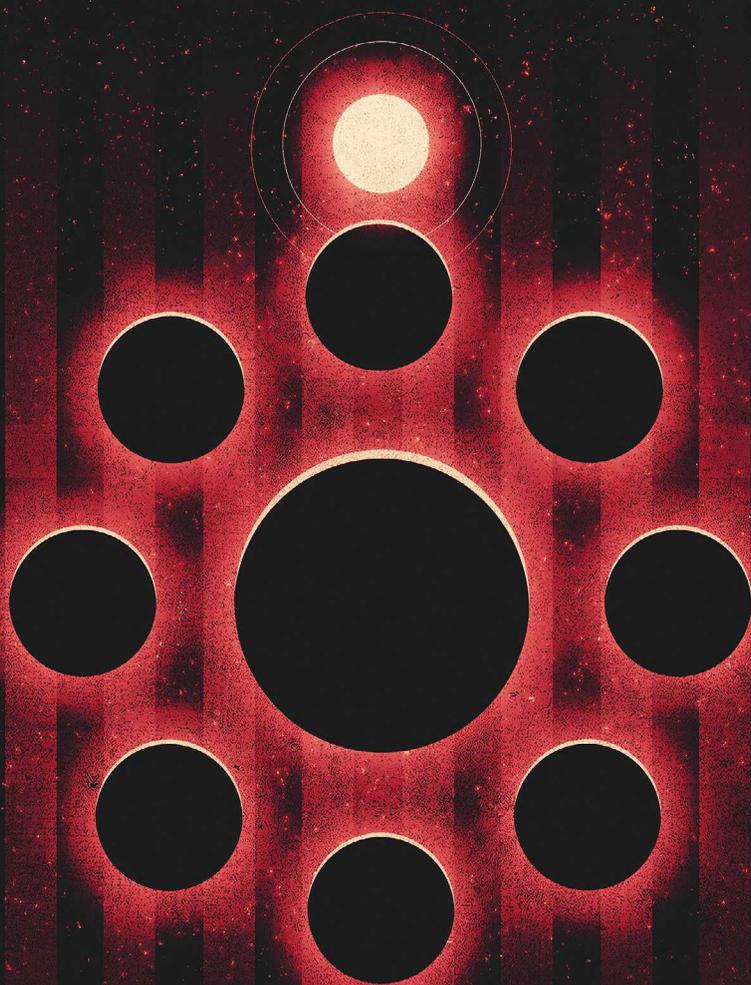


LIU CIXIN



LES MIGRANTS DU TEMPS

NOUVELLES COMPLÈTES 2

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans ce second tome de l'intégrale raisonnée de ses nouvelles, le lecteur familier de Liu Cixin retrouvera tout à la fois le vertige et le lyrisme singulier de cet auteur chinois, rendu célèbre par sa trilogie acclamée du *Problème à trois corps*.

Il y élargit sa palette d'écriture, s'appropriant d'autres sous-genres de la science-fiction, comme le cyberpunk ou l'anticipation politique, flirtant parfois avec le polar ou même le théâtre. S'y côtoient des récits faisant la part belle à un merveilleux scientifique très vernien, où Liu Cixin explore, avec l'imagination débridée qui est la sienne, les mystères non encore résolus de la science, mais aussi des histoires plus audacieuses, s'emparant de thèmes écologiques et géopolitiques, et parfois même de corruption et de société de surveillance.

À la fois singulièrement chinois mais toujours avec le langage universel de la science-fiction, Liu Cixin offre à voir la complexité d'une œuvre toujours en réinvention, qui préfigure autant qu'elle prolonge les explorations menées dans la trilogie du *Problème à trois corps*.

En dix-sept nouvelles époustoufflantes, cette anthologie consacre une fois de plus l'auteur chinois comme l'un des écrivains de science-fiction les plus incontournables du XXI^e siècle.

LES MIGRANTS DU TEMPS

“Exofictions”

LIU CIXIN

Né en 1963, Liu Cixin est une véritable légende de la science-fiction en Chine et un auteur traduit dans le monde entier. En France, son œuvre est publiée chez Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

LE PROBLÈME À TROIS CORPS (prix Hugo du meilleur roman 2015), Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1579.

LA FORÊT SOMBRE, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1643.

LA MORT IMMORTELLE, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1725.

BOULE DE Foudre, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1782.

TERRE ERRANTE, Actes Sud, 2020.

L'ÉQUATEUR D'EINSTEIN, Actes Sud, 2022.

Toutes les nouvelles ont été traduites du chinois par Gwennaël Gaffric, à l'exception de :

LES BULLES DE YUANYUAN, LES MIGRANTS DU TEMPS, LE CERCLE traduits par Nicolas Giovanetti.

LES HOMMES ET LE DÉVOREUR traduit par Hugo Natowicz.

PRENDRE SOIN DES HOMMES traduit par Pauline Harlay.

LA MONTAGNE traduit par Julia Merada.

Les traductions de ces nouvelles ont été révisées par Gwennaël Gaffric.

Titre original :

时间移民

© Liu Cixin

FT Culture (Beijing) Co., Ltd. (北京漫传奇文化传播有限公司) pour la traduction française
Copublié avec Chongqing Publishing & Media Co., Ltd. (重庆出版传媒股份有限公司)

© ACTES SUD, 2022
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-17240-4

Illustration de couverture : © Fable Creative, Asteroid Family, 2022

LIU CIXIN

Les migrants du temps

Nouvelles complètes 2

édition préparée
sous la direction de Gwennaël Gaffric

ACTES SUD

LES HOMMES ET LE DÉVOREUR

Le cristal d'Eridani

Bien qu'il fût tout proche, le colonel était incapable de discerner le cristal translucide qui flottait dans le ciel noir d'encre, aussi invisible qu'un morceau de verre plongé dans un étang profond. Il détermina sa position en se basant sur la déformation de la lumière stellaire, mais en perdit rapidement la trace sur la voûte clairsemée d'étoiles. Soudain, le lointain Soleil se distordit, sa lueur éternelle devint vacillante ; il fut très surpris, mais lui qu'on surnommait le "flegmatique de l'Orient" ne poussa aucun cri d'épouvante, à la différence de la dizaine de collègues qui flottaient à proximité. Il comprit très rapidement que le cristal se trouvait précisément sur la trajectoire entre le Soleil et leur emplacement, à cent millions de kilomètres de ce dernier, et à une dizaine de mètres d'eux. Au cours de la période de plus de trois siècles qui suivrait, cette étrange scène lui reviendrait souvent à l'esprit, et il se demanderait si ce n'était pas un présage du destin de l'humanité...

Commandant le plus haut gradé des troupes spatiales de l'ONU chargées de la défense de la Terre, la minuscule unité spatiale qu'il dirigeait était dotée de l'arme thermonucléaire la plus puissante jamais créée par l'humanité. L'ennemi, c'étaient ces énormes pierres sans vie dérivant dans l'espace ; quand le système d'alerte détectait une météorite ou un astéroïde menaçant la Terre, ses hommes étaient chargés de modifier leur orbite ou de les anéantir. Son unité patrouillait dans l'espace depuis plus de vingt ans, mais l'occasion d'utiliser leurs missiles nucléaires ne s'était jamais présentée. Ces corps stellaires assez volumineux évitaient tous la Terre, comme s'ils se donnaient un malin plaisir à les priver de cette splendide opportunité. Mais cette fois, le cristal avait été détecté à moins

de 2 unités astronomiques, et filait le long d'une orbite non naturelle tout droit vers la Terre.

Le colonel et ses collègues s'approchèrent prudemment du cristal ; les traînées des hélices de leurs combinaisons spatiales s'enroulèrent, telle une toile d'araignée, autour de l'objet flottant. Alors que le colonel était à moins de dix mètres, une lueur blanchâtre et nébuleuse apparut soudain au centre du cristal, révélant nettement son contour fusiforme et régulier. Il devait faire environ trois mètres de long, et en s'approchant un peu plus, on pouvait discerner à l'intérieur un complexe réseau de tuyaux transparents, comme dans un système de propulsion. Alors que le colonel tendait sa main droite munie d'un gant spatial vers sa surface, s'appêtant à procéder au premier contact physique entre l'humanité et une civilisation extraterrestre, le cristal devint à nouveau translucide, et une belle image aux couleurs vives apparut à l'intérieur. C'était une petite fille qui semblait tout droit sortie d'un dessin animé, les yeux grands comme des boules de billard, cheveux longs jusqu'aux talons, qui flottait lentement avec sa belle jupe longue, comme si elle se trouvait dans de l'eau.

— Alerte ! Ah ! Alerte ! Le Dévoreur ! hurla-t-elle dans un accès de panique, en fixant le colonel avec des yeux écarquillés.

Elle tendit un bras frêle dans la direction opposée au Soleil, comme si elle montrait un gros chien-loup lancé à ses trousses.

— D'où venez-vous ? l'interrogea le colonel.

— De l'étoile Epsilon Eridani, je crois que c'est le nom que vous lui donnez. Selon votre système temporel, je vole depuis soixante mille ans... Le Dévoreur arrive ! Le Dévoreur arrive !

— Es-tu dotée de vie ?

— Bien sûr que non, je ne suis qu'un message... Le Dévoreur arrive ! Le Dévoreur arrive !

— Comment se fait-il que tu parles l'anglais ?

— Je l'ai appris en chemin. Le Dévoreur arrive ! Le Dévoreur arrive !

— Mais ta forme...

— J'ai vu ça sur la route... Le Dévoreur arrive ! Le Dévoreur arrive ! Mais vous n'avez pas peur du Dévoreur, ou quoi ?

— Le Dévoreur ? Qu'est-ce que c'est ?

— Il a la forme d'une roue, selon votre ordre de comparaison.

— Tu sembles avoir une connaissance approfondie de notre monde...

— Je me suis familiarisée en cours de route... Le Dévoreur arrive !

Tout en vociférant, la petite fille d'Eridani bondit vers une des extrémités du cristal ; l'image du "pneu" apparut dans l'espace qu'elle avait laissé vacant. L'objet rappelait effectivement un pneu à la surface phosphorescente.

— Quelle taille fait-il ? demanda un autre officier.

— Son diamètre total atteint cinquante mille kilomètres, et le pneu mesure dix mille kilomètres de large. Son diamètre intérieur fait trente mille kilomètres.

— ... Les kilomètres dont tu parles correspondent bien à l'unité que nous utilisons ?

— Évidemment ! Il est énorme, une planète pourrait passer à travers, tout comme un ballon de foot pourrait traverser un de vos pneus. Quand il attrape une planète, il pille ses ressources ; une fois qu'il l'a absorbée et expurgée, il la recrache, tout comme vous recrachez le noyau d'un fruit...

— Nous peinons malgré tout à appréhender la nature de ce Dévoreur...

— C'est un vaisseau générationnel. Nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va et, en réalité, même les grands lézards qui le pilotent n'en ont pas la moindre idée, ce monde dérive dans la Voie lactée depuis des dizaines de millions d'années. Son propriétaire a probablement oublié depuis bien longtemps son origine et son objectif... Mais une chose est sûre, lors de sa création il était nettement moins grand : il grandit en mangeant des planètes, et il a dévoré la nôtre !

À cet instant, le Dévoreur affiché à l'intérieur du cristal se mit à grossir, occupant peu à peu toute sa surface, comme s'il s'abattait lentement sur le monde où se trouvait l'individu filmant la scène. Vue à travers les yeux de ses habitants, cette planète semblait plongée au fond d'un puits cosmique géant, dont la paroi en lente rotation faisait office de firmament. Cette paroi, dont on pouvait clairement discerner la structure

complexe, évoqua d'abord au colonel les circuits d'un microprocesseur vus au microscope, mais il comprit que c'était une ville aux dimensions interminables. Plus haut, au sommet de la paroi du puits, se trouvait un cercle de flammes bleues, formant dans le ciel un énorme cerceau de feu entourant les constellations. La gamine d'Eridani leur expliqua que c'était le système de propulsion en forme d'anneau situé à l'arrière du Dévoreur. Postée à une extrémité du cristal, elle gesticulait, ses longs cheveux flottant comme autant de bras en mouvement, tentant par tous les moyens d'exprimer son horreur.

— Voici la troisième planète d'Epsilon Eridani en train de se faire dévorer. Si vous vous étiez trouvés dans notre monde à ce moment-là, vous auriez immédiatement senti votre corps devenir léger : l'attraction générée par l'immense masse du Dévoreur neutralise la gravité. L'interférence liée à cette attraction gravitationnelle provoque des cataclysmes destructeurs : les océans se ruent d'abord vers le pôle situé du côté du Dévoreur, puis, lorsque la planète est piégée dans le "pneu", ils refluent vers l'équateur, créant des vagues géantes assez hautes pour englober les nuages. Ensuite, les anomalies gravitationnelles déchiquettent les continents comme des morceaux de papier, et d'innombrables volcans apparaissent sur les fonds marins et terrestres. Quand le pneu arrive au niveau de l'équateur de la planète, le Dévoreur cesse sa progression : son mouvement orbital reste constamment en phase avec sa proie, cette dernière étant désormais bloquée dans sa gueule.

Alors le pillage commence. Un nombre incalculable de câbles de plus de dix mille kilomètres de long sont propulsés depuis le mur vers la surface de la planète : celle-ci se retrouve comme un insecte piégé dans une toile d'araignée, d'énormes capsules de transport font des allées et venues incessantes entre la surface et la paroi, emportant l'eau des mers et l'oxygène, tandis que d'innombrables machines de grande envergure forent en profondeur les entrailles de l'astre, extrayant sans discontinuer les minéraux nécessaires au Dévoreur... En raison de l'annulation mutuelle des forces gravitationnelles, une faible gravité règne dans l'espace circulaire situé entre les deux corps célestes, ce qui facilite grandement le transport

des ressources. Cet immense pillage est donc redoutablement efficace.

Selon le temps terrestre, le Dévoreur “mastique” chaque planète qu’il absorbe pendant un siècle environ. Au cours de cette période, les ressources de la planète, qu’il s’agisse de l’eau ou de l’air, sont intégralement englouties. Dans le même temps, sous l’effet de la longue influence de la force d’attraction du “pneu”, la planète s’aplatit progressivement vers l’équateur et finit par prendre la forme... Il faut de nouveau recourir à l’une de vos comparaisons : la forme d’un disque. Quand le Dévoreur s’en va, et qu’il “recrache” cet astre qu’il a sucé jusqu’à l’os, la planète récupère sa forme circulaire, ce qui provoque une dernière catastrophe géologique. À ce moment-là, la surface de la planète présente l’état magmatique qui la caractérisait lors de sa formation, plusieurs milliards d’années plus tôt, et devient un enfer dépourvu de la moindre forme de vie.

— À quelle distance du système solaire se trouve le Dévoreur ? demanda le colonel.

— Il est juste derrière moi ! Selon votre système temporel, il arrivera dans un siècle. Alerte ! Le Dévoreur arrive ! Le Dévoreur arrive !

Le messenger Grands-Crocs

Au moment où, parmi les hommes, le débat faisait rage afin de savoir s'il fallait, oui ou non, accorder du crédit à la nouvelle qu'apportait le cristal d'Eridani, un petit vaisseau spatial envoyé en éclaireur par le Dévoreur pénétra dans le système solaire et atteignit la Terre.

La patrouille dirigée par le colonel fut à nouveau la première à entrer en contact avec lui, mais le contraste avec la rencontre précédente était saisissant. Le cristal d'Eridani, finement ciselé, représentait l'expression d'une culture technique exquise et subtile ; le vaisseau du Dévoreur, au contraire, arborait une forme grossière et lourdaude, telle une grosse chaudière abandonnée dans le désert depuis un siècle, et rappelait les énormes machines de l'univers de Jules Verne. Le messenger de l'Empire dévoreur était tout aussi balourd ; son corps puissant évoquant un lézard était recouvert de grandes écailles semblables à des ardoises. Debout, il faisait une dizaine de mètres. Le nom sous lequel il se présentait se prononçait "Gronan", mais en raison de son apparence et de son comportement ultérieur, les hommes le surnommèrent "Grands-Crocs".

Quand le petit vaisseau de Grands-Crocs atterrit devant le siège de l'ONU, le moteur creusa un profond cratère dans le sol et les pierres volèrent en tous sens, défigurant le bâtiment. Le messenger des extraterrestres étant trop grand pour tenir dans une salle de conférences, les chefs d'État le rencontrèrent sur la place située devant l'édifice. Plusieurs d'entre eux utilisaient des mouchoirs pour panser leur visage égratigné par les éclats de verre et les graviers. À chaque pas, Grands-Crocs faisait trembler le sol, et le son de sa voix, tel le hurlement simultané de dix locomotives d'antan, glaçait le sang. À l'aide d'un

appareil de traduction à la forme grossière pendu à sa poitrine, il transmet ensuite ses propos en anglais (langue que l'appareil avait également apprise en cours de route). Ses mots furent déclamés par une voix masculine rugueuse et, quoique le son fût beaucoup moins assourdissant que les mugissements de Grands-Crocs, elle ne manqua pas de faire également frémir le public.

— Ah, ah ! Ces petites vermines lactescentes ! Qu'elles sont intéressantes ! ricana Grands-Crocs.

Les personnes présentes, qui s'étaient bouché les oreilles en attendant qu'il cesse de vociférer, puis relâchèrent légèrement les doigts pour écouter le traducteur :

— Nous allons nous fréquenter pendant un siècle, je suis convaincu que nous allons beaucoup nous plaire.

— Cher messenger, comme vous le savez, nous souhaitons vivement connaître le motif de la venue de votre énorme vaisseau mère dans le Système solaire, s'enquit le secrétaire général de l'ONU, le regard levé en direction de Grands-Crocs.

Et, bien qu'il hurlât, sa voix était à peine plus audible que la stridulation d'un insecte.

Grands-Crocs adopta une posture similaire au garde-à-vous des humains, ce qui fit trembler le sol :

— Le grand Empire dévoreur va engloutir la Terre afin de poursuivre son superbe périple, et cela aura lieu quoi qu'il arrive !

— Et le destin de l'humanité ?

— C'est précisément ce qui sera décidé aujourd'hui.

Les chefs d'État échangèrent des regards.

— Cela nécessite en effet un échange approfondi entre nous, dit le secrétaire général en hochant la tête d'un air approbateur.

— Eh bien, c'est très simple, poursuivit Grands-Crocs avec un signe négatif de la tête. Il faut que je goûte.

Sur ces mots, tendant une puissante et énorme patte, il attrapa parmi la foule le dirigeant d'un pays européen, avant de le projeter avec élégance d'une distance de trois ou quatre mètres dans sa gueule et de le mastiquer avec application. On ignore si ce fut par dignité ou par excès de terreur, mais la

victime n'émit pas le moindre son : on n'entendit que le léger craquement de ses os qui se brisaient entre les mandibules du reptilien. Une trentaine de secondes plus tard, Grands-Crocs recracha brusquement les vêtements et les chaussures du malheureux ; bien qu'imbibés de sang, ils étaient presque intacts, ce qui ne manqua pas d'évoquer chez les observateurs la façon dont les hommes grignotent des graines de tournesol.

Un silence de mort plana pendant un certain temps. On eût dit qu'il allait durer une éternité, mais une voix humaine l'interrompit :

— Vous l'attrapez et vous le mangez, comme ça ? l'interpella le colonel, qui se tenait à l'arrière de la foule.

Grands-Crocs avança vers lui, la foule s'écartant sur son passage ; le mastodonte arriva dans un grand vacarme à hauteur du colonel et le fixa de ses deux yeux noirs, grands comme des ballons de basket.

— Et alors, ça pose un problème ?

— Comment pouviez-vous être sûr qu'il était comestible ? Le fait qu'une créature venue d'un monde si lointain puisse être mangeable est presque impossible du point de vue biochimique.

Grands-Crocs acquiesça d'un signe de tête, et sa grande bouche s'entrouvrit, esquissant une mimique évoquant un sourire.

— Je t'ai remarqué dès le début, tu me toisais avec un regard impassible. Qu'est-ce que tu as derrière la tête ?

— Vous respirez notre oxygène, vous parlez en émettant des ondes sonores, vous avez deux yeux, un nez, une bouche, vous possédez en outre quatre membres symétriques... fit le colonel, arborant lui aussi un sourire.

— Et alors, ça te dépasse ? rétorqua Grands-Crocs qui, ayant approché son énorme tête du colonel, exhalait une odeur de sang nauséabonde.

— En effet. Tout cela est trop simple... Nous ne devrions pas être si ressemblants !

— Quant à moi, ce qui me laisse pantois, c'est ton sang-froid. Es-tu militaire ?

— Je suis un guerrier chargé de protéger la Terre.

— Hum... Tu t'occupes juste de dévier des petits cailloux : crois-tu que cela fait de toi un vrai guerrier ?

— Je me prépare pour une plus grande tâche... répondit le colonel en redressant la tête avec un air important.

— Intéressant petit ver... commenta Grands-Crocs en hochant la tête avec un sourire. Puis se redressant : Revenons à nos moutons... le destin de l'humanité. Votre goût n'est pas mauvais, il y a un côté léger, très tendre sous la dent, un peu comme ces baies bleues que j'ai dégustées sur une planète d'Eridani. Par conséquent, je vous félicite, votre espèce va se perpétuer : vous servirez de menu bétail pour nourrir l'Empire dévoreur, on vous mettra sur le marché à soixante ans.

— Vous ne pensez pas qu'à cet âge, notre viande sera faisandée ? lança le colonel en ricanant.

— Ah, ah, ah, ah ! Les habitants du Dévoreur aiment les collations bien croustillantes ! s'esclaffa Grands-Crocs dans un grognement aussi assourdissant que l'éruption d'un volcan, qui était peut-être un éclat de rire.

Les fourmis

L'ONU procéda à plusieurs contacts avec Grands-Crocs et, bien que personne ne fût dévoré par la suite, les négociations sur l'avenir de l'humanité se conclurent toujours de la même façon.

La rencontre suivante eut lieu sur un site de fouilles archéologiques en Afrique.

L'aéronef de Grands-Crocs atterrit à l'heure dite à quelques dizaines de mètres et, comme chaque fois, le vacarme fut tel qu'on eût dit une gigantesque explosion, des pierres étant projetées dans tous les sens. Comme l'avait expliqué la fillette d'Eridani, l'appareil volant était propulsé par un petit moteur à fusion nucléaire. En ce qui concernait le Dévoreur, les scientifiques terriens comprirent immédiatement les explications de la gamine ; mais pour ce qui était des technologies des Eridaniens, les Terriens demeuraient perplexes. Le cristal, par exemple, s'était dissous dans l'atmosphère après l'atterrissage, le propulseur ayant fondu en dernier. Seule en subsistait une fine portion capable de léviter légèrement dans les airs.

Quand il arriva sur le champ de fouilles, Grands-Crocs se vit remettre par deux membres des Nations unies un grand livre d'images d'un mètre carré. L'ouvrage, soigneusement confectionné pour correspondre à sa taille, contenait plus de cent pages de magnifiques illustrations en couleurs décrivant les divers aspects de la civilisation humaine, et rappelait un livre pour enfants. À proximité du profond cratère, un archéologue fit une description enthousiaste de la glorieuse épopée de la civilisation terrestre, et déploya d'intenses efforts pour faire comprendre aux extraterrestres combien la Planète Bleue possédait de merveilles méritant d'être épargnées. Il

était si ému qu'il avait des trémolos dans la voix, et affichait un air des plus pitoyables. Finalement, il montra le cratère :

— Cher messager, regardez : voici les ruines d'un site urbain que nous venons de découvrir ; c'est la plus ancienne ville humaine que nous ayons retrouvée à ce jour. Elle a plus de cinquante mille ans. Seriez-vous vraiment capables d'anéantir une brillante civilisation ayant connu cinquante mille ans de développement ininterrompu jusqu'à nos jours ?

Pendant ce temps, Grands-Crocs feuilletait sans discontinuer le livre d'images, et semblait le trouver fort intéressant ; la dernière phrase de l'archéologue lui fit lever la tête, et il regarda un moment le cratère.

— Ha ! Petit ver archéologue, je me contrefiche de ce cratère et de la ville ancienne qu'il renferme, mais j'aimerais beaucoup voir la terre qu'on en a extraite, lâcha-t-il en indiquant un monticule de quelques mètres de haut situé à proximité.

— La terre ? Mais il n'y a rien du tout dans ce tas de terre ! s'écria l'archéologue, perplexe, après avoir écouté les paroles transmises par l'appareil de traduction.

— C'est ce que tu crois !

Grands-Crocs avança jusqu'au monticule. S'étant accroupi, son grand corps tendit deux énormes pattes et commença à y fouiller. En cercle autour de lui, les humains l'observaient, étonnés de l'agilité de ses griffes en apparence si pataudes. Il remuait le sol meuble, attrapant de temps à autre de menus objets avant de les déposer sur le livre. Absorbé par sa tâche, il s'affaira de la sorte pendant un peu plus de dix minutes. Il se releva finalement, l'album entre les mains, et s'approcha des hommes pour leur montrer les objets déposés sur sa surface.

Plus d'une centaine de fourmis, certaines vivantes, d'autres déjà mortes, formaient une boule : seule une observation minutieuse permettait de distinguer de quoi il s'agissait.

— Je veux vous raconter une histoire, dit Grands-Crocs. C'est l'histoire d'un royaume dont le prédécesseur était un empire plus vaste encore, et dont les racines remontent au Crétacé. Sous l'immense squelette d'un dinosaure, ses ancêtres ont construit une gigantesque ville impériale... Mais c'est une

histoire très, très lointaine, et tout ce dont se souvient la dernière souveraine de cet empire, c'est de l'arrivée de l'hiver. Durant cet interminable hiver, la terre fut recouverte de glaciers ; les habitants perdirent la vitalité qui les animait depuis des millions d'années, et leur existence devint un calvaire.

En se réveillant pour la dernière fois de l'hibernation, la reine ne tira de leur sommeil qu'un pour cent des sujets de l'empire. Les autres avaient trouvé le sommeil éternel dans le froid glacial, certains s'étant convertis en coquilles vides et translucides. La reine, palpant les murs de la ville froids comme des blocs de glace et durs comme du métal, comprit que la terre avait gelé ; au cours de cet âge glaciaire, elle ne fondrait pas, même en été. La reine décida de quitter cette terre léguée par ses ancêtres et de partir en quête d'une contrée sans gel pour fonder un nouveau royaume.

Elle conduisit donc tous les survivants jusqu'à la surface et entreprit un laborieux voyage parmi les imposants glaciers. La plupart des sujets moururent terrassés par le froid glacial au cours de ce lent périple, mais la reine et les rares survivants trouvèrent finalement une contrée sans gel, dont le sol était gorgé de chaleur géothermique. La reine ne parvenait pas à comprendre pourquoi, dans ce monde gelé, il restait encore un si petit recoin de terre humide et molle. En revanche, elle ne s'étonnait nullement d'être arrivée jusqu'ici : une race qui s'était perpétuée pendant soixante millions d'années ne comptait pas disparaître aussi facilement !

Face à cette terre traversée de long en large par les glaciers et baignée dans la faible lueur du soleil, la reine proclama qu'elle fonderait en ces lieux un grand royaume qui durerait jusqu'à la fin des temps ! Se tenant au pied d'une imposante montagne blanche, qui était en réalité le crâne d'un genre de mammoth, elle le baptisa "Royaume de la blanche montagne". C'était le midi de la glaciation du Quaternaire. Les petits vers humains n'étaient à l'époque que des animaux stupides et insignifiants qui grelottaient recroquevillés au fond de leurs grottes. Ce n'est que quatre-vingt-dix mille ans plus tard que la première bougie de votre civilisation apparaîtrait sur un autre continent, dans les plaines de Mésopotamie.

Se nourrissant du corps de mammouth gelé à proximité, le Royaume de la blanche montagne traversa dix mille ans d'épreuves. Puis la période glaciaire prit fin, le printemps revint, et l'herbe verte de la vie recouvrit à nouveau les continents. Dans ce nouveau cycle d'explosion vitale, le royaume atteignit rapidement son apogée ; il comptait d'innombrables sujets et possédait d'énormes territoires. Pendant les dizaines de milliers d'années qui suivirent, il connut un nombre incalculable de dynasties et composa une multitude d'épopées.

Grands-Crocs montra le cratère situé devant ses yeux :

— Voici le dernier emplacement de ce royaume. Quand le petit ver archéologue creusait avec application dans cette ville disparue il y a cinquante mille ans, il ne pensait pas que la couche de terre située au-dessus contenait une ville bien vivante. Son envergure ne cède en rien à New York, cette dernière n'étant qu'une ville plate à deux dimensions. En revanche, celle dont je parle est une cité à trois dimensions, qui possède de nombreux étages. Chaque niveau est parcouru de rues labyrinthiques, on y trouve de vastes places et de gigantesques palais. Les réseaux d'approvisionnement en eau et les systèmes anti-incendie de la ville sont également conçus de manière bien plus poussée que ceux de New York. La cité possède une structure sociale complexe, une division du travail très stricte en secteurs d'activité, et toute la société fonctionne très efficacement, avec une précision et une coordination dignes d'une machine. La drogue et la criminalité y sont inexistantes, il n'y a pas de dépravation ni d'incertitude. Toutefois, cela ne signifie pas que ses habitants n'ont pas de sentiments : quand un sujet meurt, ils manifestent longuement leur douleur, il y a même des tombes situées en surface près de la ville, à trois mètres de profondeur. Il est à noter qu'au niveau inférieur est située une gigantesque bibliothèque, où l'on trouve un nombre incalculable de récipients ovales, qui sont des livres. Chaque récipient contient une odeur chimique à la composition extrêmement complexe qui enregistre les informations. On y trouve le récit épique de la longue histoire du Royaume de la blanche montagne : vous pouvez lire que lors d'un feu de forêt, tous les sujets se

rassemblèrent pour former un vaste groupe ; voguant le long d'un ruisseau de montagne, ils réalisèrent l'exploit d'échapper à cette mer de feu. On peut aussi y découvrir l'histoire de la lutte centenaire que se livrèrent le royaume et l'empire des termites, ainsi que le récit du jour où une expédition vit pour la première fois la mer...

Tout fut réduit à néant en trois heures. Dans un rugissement faisant trembler ciel et terre, les énormes mains de fer des pelleteuses s'élevèrent en recouvrant le firmament avant d'entrer en action, arrachant poignée après poignée la terre qui contenait la ville ; cette dernière, et tout ce qu'elle renfermait, fut réduite en miettes par les mains géantes, notamment la progéniture qui se trouvait au niveau le plus bas de la ville et les dizaines de milliers d'œufs blancs qui auraient pu devenir des enfants.

Un silence de mort s'abattit de nouveau sur les Terriens ; il dura encore plus longtemps que la fois où Grands-Crocs avait dévoré un homme. Pour la première fois, l'humanité n'avait rien à dire face au messager extraterrestre.

— Nous allons à l'avenir nous fréquenter pendant une très longue période, il y a beaucoup de sujets à évoquer, mais pas la peine de mêler la morale à ça. Dans l'Univers, ce truc-là ne sert strictement à rien, conclut Grands-Crocs.

Accélération

Après le départ de Grands-Crocs, l'assistance resta plongée dans la perplexité et le désarroi. Ce fut de nouveau le colonel qui rompit le silence en s'adressant aux responsables politiques qui l'entouraient.

— Je sais que je suis un personnage sans importance mais, ayant engagé par deux fois le premier contact avec des civilisations extraterrestres, et ayant eu l'honneur d'avoir assisté à ces réunions, je voudrais simplement dire deux choses : premièrement, Grands-Crocs a raison ; deuxièmement, la seule issue pour l'humanité est la lutte.

— La lutte ? Euh... Colonel, la lutte... bafouilla le secrétaire général en hochant la tête avec un sourire amer.

— Oui, la lutte ! La lutte ! La lutte ! hurla la gamine d'Eridani. Flottant à quelques mètres au-dessus de la tête des hommes dans son cristal traversé par la lumière du soleil, la petite fille aux longs cheveux gesticulait comme un beau diable.

— Vous, les habitants d'Eridani, vous avez lutté... Pour quel résultat ? L'humanité doit penser à la survie de sa propre espèce ; nous ne sommes en aucun cas tenus de satisfaire votre soif de vengeance perverse, rétorqua quelqu'un.

— Non, messieurs, fit le colonel en s'adressant à l'assemblée. Les habitants d'Eridani ont mené une guerre d'autodéfense contre un ennemi totalement inconnu ; en outre, il s'agit d'une société qui n'avait jamais connu de guerre de son histoire, il n'est donc pas étonnant qu'ils aient été vaincus. Mais de cette terrible guerre qui a fait rage pendant un siècle, ils ont tiré des connaissances à la fois détaillées et approfondies au sujet du Dévoreur, et cet important volume de matériaux est arrivé entre nos mains à bord de ce vaisseau : c'est notre atout.

En commençant à examiner ces documents la tête froide, nous avons découvert que le Dévoreur n'était pas aussi effrayant que nous le pensions au départ. Tout d'abord, hormis sa taille qui dépasse l'entendement, il ne possède rien qui excède particulièrement les connaissances de l'humanité. Concernant la forme de vie, les habitants du Dévoreur (à ce qu'on dit, ils seraient plus de dix milliards sur le "pneu") sont, tout comme les humains, des êtres constitués de carbone, et la structure de la vie au niveau moléculaire y est très similaire à la nôtre. Les humains et l'ennemi se trouvent sur un même plan biologique. De ce fait, nous pouvons les comprendre en profondeur sous différents aspects : c'est nettement préférable à une lutte contre des champs de force ou des étoiles à neutrons.

Le Dévoreur ne possède pas beaucoup de super-technologies, ce qui tend à nous rassurer encore davantage. Ses technologies sont certes beaucoup plus avancées que les nôtres, mais cela se manifeste principalement en termes d'envergure, pas de base théorique. La principale source d'énergie du système de propulsion du Dévoreur est la fusion nucléaire. Les ressources aquatiques qu'il pille sur les planètes sont principalement utilisées comme combustible de fusion, en plus d'assurer les besoins quotidiens des habitants. Le moteur utilise la propulsion à réaction basée sur la conservation de la quantité du mouvement ; aucun saut à travers l'espace-temps ou autre gadget mystérieux de ce genre... Toutes ces informations pourraient sembler arriérées à des scientifiques car, en fin de compte, la civilisation du Dévoreur a parcouru des dizaines de millions d'années... Son niveau technique traduit également les limites de sa puissance scientifique ; dans le même temps, cela nous indique que l'ennemi n'est pas un dieu invincible.

— Cela suffira-t-il à insuffler aux hommes la confiance dans la victoire ?

— Nous possédons bien sûr de nombreuses autres informations précises, grâce auxquelles nous pouvons élaborer une stratégie ayant de fortes chances de succès, par exemple...

— L'accélération ! L'accélération ! hurla la petite fille d'Eridani au-dessus des têtes des personnes présentes.

— Selon les documents envoyés par les habitants d'Eridani, lors de son vol, le Dévoreur est limité en termes d'accélération. Au cours d'une observation étalée sur deux siècles, ils ont découvert qu'il n'avait jamais dépassé une certaine limite. Pour confirmer cette hypothèse, nous avons, en nous fondant sur d'autres informations apportées par le vaisseau d'Eridani, comme la structure du Dévoreur et le niveau de solidité des matériaux qui le constituent, élaboré un modèle mathématique ; les calculs du modèle ont corroboré les observations des Eridaniens concernant son accélération maximale. Cette limitation est liée à la solidité de sa structure : s'il va trop vite, ce mastodonte se désintègre, expliqua le colonel aux personnes déconcertées qui l'entouraient.

— Qu'est-ce que cela peut bien faire ? demanda le dirigeant d'un grand pays.

— Nous devons retrouver notre sang-froid et bien nous creuser la cervelle, dit le colonel avec un sourire.

Refuge lunaire

Les pourparlers entre les humains et le messager extraterrestre connurent finalement une modeste percée : Grands-Crocs fit des concessions concernant une demande des hommes, qui exigeaient d'établir un refuge sur la Lune.

— L'homme est un animal attaché à son foyer, déclara, les larmes aux yeux, le secrétaire général lors de nouvelles négociations.

— Les habitants du Dévoreur aussi, bien que nous n'ayons pas de réel foyer, rétorqua Grands-Crocs avec compassion, en acquiesçant de la tête.

— Pourriez-vous laisser quelques hommes qui, une fois que le grand Empire dévoreur aura gobé et recraché la Terre, et que les cataclysmes géologiques se seront stabilisés, y reviendront pour recréer notre civilisation ?

— Quand il mange, le Dévoreur mange jusqu'à l'os : à ce moment-là, la Terre sera une planète encore plus désolée que Mars, vos capacités technologiques de petits vers ne vous permettront jamais d'y recréer une civilisation, fit Grands-Crocs avec un hochement de tête.

— Nous pouvons toujours essayer. Cela nous donnera du baume au cœur, particulièrement à ceux d'entre nous qui serviront de bétail à l'Empire dévoreur : s'ils se rappellent que dans le lointain Système solaire se trouve leur foyer, quand bien même ce foyer serait une chimère, ils seront plus en chair.

— Mais quand la Terre aura été dévorée, où iront ces gens ? Après la Terre, nous comptons manger Vénus ; quant à Jupiter et Neptune, elles sont trop grosses, ça ne passera pas... Mais nous comptons manger leurs satellites, l'Empire dévoreur a besoin des hydrocarbures et de l'eau de leur surface ; même

Mars et Mercure, ces planètes infertiles, nous voulons y mettre un coup de dent, car nous convoitons leur dioxyde de carbone et leurs métaux, et leur surface sera transformée en mer de feu... déblatéra Grands-Crocs en appuyant ses propos par des gestes enthousiastes.

— Nous pourrions trouver refuge sur la Lune. Selon nos informations, avant de manger la Terre, l'Empire dévoreur compte éloigner la Lune.

— Exact, l'attraction gravitationnelle du corps astral conjoint constitué par l'Empire dévoreur et la Terre sera très importante. La Lune pourrait s'écraser sur la surface du grand anneau, et un tel impact suffirait à détruire l'Empire, poursuivit Grands-Crocs en acquiesçant de nouveau de la tête.

— En effet, alors laissez-nous envoyer quelques hommes pour y vivre, cela ne vous causera pas de trop lourdes pertes...

— Combien de personnes voulez-vous épargner ?

— Le minimum afin de maintenir une civilisation, cent mille.

— C'est possible. Mais vous devrez travailler.

— Travailler ? Quel genre de travail ?

— Pousser la Lune hors de son orbite terrestre, c'est un casse-tête pour nous aussi.

— Mais... se lamenta le secrétaire général en s'agrippant les cheveux, cela revient à nous refuser cette minuscule, cette pitoyable demande : vous savez pertinemment que nous ne possédons pas de capacités techniques aussi poussées !

— Ah, petit ver, ce n'est pas mon problème. Et puis, il vous reste encore un siècle entier, non ?

Les semeurs de bombes nucléaires

Sur la plaine lunaire baignée d'une lumière blafarde, un groupe d'humains en combinaison spatiale se tenait à proximité d'une tour de forage de grande hauteur. La silhouette imposante du messenger de l'Empire dévoreur se dressait un peu plus loin, telle une autre tour de forage. Tous fixaient un cylindre d'acier pendu à un câble qui était en train d'être descendu depuis le sommet de la tour dans le puits situé sous cette dernière. Le câble plongea rapidement dans les profondeurs. À trois cent quatre-vingt mille kilomètres de là, l'ensemble des habitants de la planète Terre avaient le regard rivé sur cette scène. Quand le signal indiquant que l'objet avait atteint le fond du puits retentit, tous les observateurs, y compris Grands-Crocs, se mirent à applaudir, saluant ce moment historique.

La dernière bombe nucléaire chargée de propulser la Lune était en place. Un siècle s'était écoulé depuis l'arrivée du cristal d'Eridani et du messenger de l'Empire dévoreur.

Cela avait été un siècle de désespoir, au cours duquel l'humanité avait mené une lutte désespérée.

Au cours du demi-siècle écoulé, le monde entier s'était démené afin de créer un moteur à propulsion pour la Lune, mais cette super-machine n'avait jamais vu le jour. Les quelques prototypes utilisés lors des expériences n'avaient fait qu'ajouter quelques monticules de ferraille sur la surface lunaire, tandis que d'autres, au cours du lancement d'essai, avaient été transformés par la chaleur gigantesque de la réaction thermonucléaire en lacs d'acier en fusion. L'humanité avait demandé à l'Empire un soutien technique : il aurait suffi pour déplacer la Lune d'un moteur faisant un dixième

de la taille des innombrables super-propulseurs qui se trouvaient sur le Dévoreur. Mais Grands-Crocs avait refusé, ajoutant non sans ironie :

— N’allez pas imaginer que la maîtrise de la fusion nucléaire signifie que vous serez en mesure de créer un moteur planétaire, il y a un monde entre produire un pétard et une fusée. À quoi bon vous démener de la sorte ? Dans la Voie lactée, une civilisation qui sert de gibier à une autre plus puissante est chose banale... Vous verrez, le bétail mène une vie merveilleuse, pleine d’oisiveté, vous coulez des jours paisibles de bout en bout. Certaines civilisations ne laisseraient pour rien au monde passer une telle chance. Si vous le prenez mal, c’est entièrement à cause de votre anthropocentrisme désuet.

L’humanité plaça donc ses espoirs sur le cristal d’Eridani, là aussi en vain. La civilisation d’Eridani avait évolué selon une voie de développement technique complètement différente de celles de la Terre et du Dévoreur : toute sa puissance technique provenait des organismes vivants de ce corps astral. Par exemple, ce cristal était une symbiose de plancton présent dans les mers de leur planète. Les habitants d’Eridani savaient uniquement combiner et tirer profit des capacités particulières des formes de vie de leur monde ; toutefois, ils n’en connaissaient pas les secrets les plus profonds, et dès lors qu’elles n’étaient plus appliquées aux formes de vie de cette planète, les technologies des habitants d’Eridani étaient absolument inutilisables.

Après avoir gaspillé en vain plus de cinquante précieuses années, l’humanité en plein désarroi eut soudain une idée complètement insensée afin de propulser la Lune. Ce plan fut initialement soumis par le colonel, qui était alors l’un des principaux responsables du programme d’écartement de la Lune, et avait été promu au rang de maréchal. Bien que complètement extravagant, il ne comportait pas d’exigences technologiques particulièrement poussées, et pouvait parfaitement être mis en œuvre avec les technologies qu’avait à sa disposition l’humanité. À tel point que les hommes s’étonnèrent de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Le nouveau plan visant à propulser la Lune était très simple : il consistait à enfouir un grand nombre de bombes nucléaires sur une face du satellite de la Terre, à une profondeur de trois kilomètres environ, avec une densité permettant aux bombes de ne pas être détruites par l'explosion de celles qui les entouraient. Au total, cinq millions de bombes nucléaires seraient enterrées du côté de la Lune censée servir de propulseur. Comparée à ces explosifs thermonucléaires, la plus puissante bombe nucléaire fabriquée par l'homme pendant la guerre froide n'était qu'une arme des plus classiques. Ainsi, quand ces superbombes placées sous le sol lunaire exploseraient, l'effet serait incomparable avec celui des déflagrations auparavant provoquées lors de tests nucléaires réalisés dans les entrailles de la Terre : elles projetteraient dans les airs la couche supérieure du sol lunaire et, du fait de la faible gravité, les roches de ces strates atteindraient la vitesse de sortie, quitteraient la Lune et pénétreraient dans l'espace, générant ainsi une gigantesque propulsion qui déplacerait le satellite de la Terre. Si, à chaque instant une quantité déterminée de bombes nucléaires éclatait, la poussée créée par la propulsion impulsionnelle deviendrait continue, comme si on avait installé sur la Lune un puissant moteur ; en actionnant des bombes nucléaires situées à différents endroits, il serait en outre possible de contrôler la direction du vol de la Lune. L'idée était donc d'enterrer deux couches de bombes, l'une au-dessus de l'autre, à environ 6 kilomètres de profondeur, de sorte que, lorsque les bombes nucléaires du niveau supérieur seraient épuisées, une couche de 3 kilomètres d'épaisseur ayant été arrachée de la surface de propulsion de la Lune, on puisse ensuite déclencher l'explosion continue de la deuxième, ce qui permettrait au "moteur" de fonctionner deux fois plus longtemps.

Quand la petite fille d'Eridani entendit ce plan dans son cristal, elle pensa que l'humanité avait définitivement perdu la tête :

— Désormais, je sais que si vous disposiez d'une puissance technologique équivalente à celle du Dévoreur, vous seriez encore plus barbares que lui !

Au contraire, ce plan suscita chez Grands-Crocs un enthousiasme sans bornes :

— Ah, ah ! Petits vers, vous êtes finalement capables d'avoir des idées brillantes, ça me plaît ! Sa grossièreté me plaît ; sa grossièreté, c'est ce qu'il y a de plus beau en elle !

— Quelles bêtises, comment la grossièreté pourrait-elle être belle ? le contredit la petite fille d'Eridani.

— Bien sûr que la grossièreté est belle, l'espace est ce qu'il y a de plus grossier ! Des étoiles folles brûlant au milieu d'un abysse sombre et glacial, n'est-ce pas grossier ? L'espace, c'est viril, tu comprends ? Les civilisations de gonzesses comme la vôtre, cette délicatesse et cette fragilité incapables de résister au moindre courant d'air, c'est juste une pathologie de rien du tout nichée dans un petit recoin de l'Univers.

Un siècle s'était écoulé. Grands-Crocs était toujours aussi dynamique, la petite fille d'Eridani dans son cristal était toujours aussi fraîche et touchante mais le maréchal, lui, sentait le poids des ans. À cent trente-cinq ans, c'était désormais un vieillard.

Le Dévoreur avait déjà franchi l'orbite de Pluton, et s'était réveillé de son long périple de soixante mille ans entamé à Epsilon Eridani ; ce gigantesque pneu évoluant dans l'Univers s'était mis à briller de tous ses feux. Son immense société s'était mise en branle, prête à piller le Système solaire. Le Dévoreur avait déjà razié les planètes périphériques, et fonçait droit sur la Terre.

La première et dernière guerre des étoiles de l'humanité

La Lune avait entamé son accélération et s'éloignait de la Terre.

Quand les bombes avaient commencé à exploser sur la face de propulsion, cette dernière était visible du côté de la Terre où il faisait jour ; chaque éclair causé par les explosions illuminait légèrement la Lune, et l'on aurait dit qu'un œil argenté clignait constamment était suspendu dans le firmament. La nuit tombée, les éclairs se produisant à quatre cent mille kilomètres de là projetaient les ombres des hommes sur le sol, et l'on pouvait alors observer derrière le satellite de la Terre une traînée argentée composée des roches soufflées depuis sa surface. Grâce aux caméras fixées sur la face de propulsion, on pouvait voir le gigantesque raz-de-marée des couches d'écorce lunaire soulevées par les explosions nucléaires. Elles devenaient rapidement très fines, formant au loin une toile d'araignée extrêmement tenue qui s'incurvait en direction de l'autre face de la Terre, traçant l'orbite de la Lune en pleine accélération.

Toutefois, l'attention des hommes était focalisée sur un immense et terrifiant anneau apparu dans le ciel : le Dévoreur avait entamé son approche, et les gigantesques marées provoquées par son champ d'attraction avaient d'ores et déjà détruit l'ensemble des villes côtières. Un cercle de lumière bleue illuminait le propulseur situé à l'arrière du Dévoreur qui, à ce moment-là, était en train d'effectuer les dernières corrections de trajectoire afin de synchroniser son orbite autour du Soleil avec celle de la Terre, et ainsi aligner son axe de rotation. Ensuite, il s'approcherait lentement de la Terre avant de l'enserrer dans son énorme anneau.

L'accélération de la Lune dura deux mois. Au cours de cette période, une bombe nucléaire explosait en moyenne

toutes les trois secondes sur la face de propulsion. Jusqu'à présent, on avait actionné plus de deux millions et demi de bombes et, à la suite de l'accélération, la forme de l'orbite de la deuxième ellipse lunaire autour de la Terre s'était nettement aplanie. Quand la Lune atteignit le sommet de cette orbite elliptique, sur l'invitation du maréchal, Grands-Crocs se rendit avec ce dernier sur la face de la Lune orientée dans le sens du mouvement. Ils se tenaient sur une plaine entourée de cratères et sentaient les secousses provenant de l'autre côté de la Lune, comme si un cœur puissant battait en son centre. Sur la sombre toile de fond de l'espace, l'anneau géant du Dévoreur, éblouissant, occupait la moitié du ciel.

— Génial, petit ver maréchal, vraiment génial ! s'exclama Grands-Crocs, sincèrement admiratif. Mais vous devez faire plus vite : il ne reste plus qu'un tour d'accélération, et l'Empire dévoreur n'a pas l'habitude d'attendre les autres. Quelque chose m'interpelle : la ville souterraine que nous avons construite il y a dix ans sous la surface est encore vide, quand les colons vont-ils arriver ? Vos vaisseaux sont-ils capables de transporter cent mille personnes en un mois depuis la Terre ?

— Personne ne va émigrer. Nous serons les derniers membres de l'espèce humaine à séjourner sur la Lune.

Entendant ces mots, Grands-Crocs, abasourdi, se retourna, et vit à qui se référait le maréchal en disant "nous" : c'étaient les cinq mille soldats des forces spatiales terriennes qui, sur la plaine lunaire parsemée de cratères, étaient disposés en formation carrée. Devant eux, un soldat brandissait un drapeau bleu.

— Regarde, voici le drapeau de notre planète. La Terre déclare la guerre à l'Empire dévoreur !

Grands-Crocs se tenait hébété, l'incompréhension l'emportant sur la surprise. Tout de suite après, il tomba sur le sol les quatre fers en l'air : c'était l'effet d'une brusque augmentation de l'attraction de la surface lunaire. Grands-Crocs gisait à terre, immobile. La poussière lunaire qu'avait soulevée son grand corps retombait lentement tout autour, mais elle ne tarda pas à poudroyer à nouveau en raison des violentes

ondes de choc provenant de l'autre face de la Lune, recouvrant la plaine d'un voile blanchâtre. Grands-Crocs le savait : de l'autre côté, la fréquence des explosions avait été multipliée, la brusque intensification de la pesanteur le poussant à supposer que l'accélération s'était elle aussi accrue de plusieurs ordres de grandeur. Il se retourna et sortit de la poche placée sur la poitrine de sa combinaison un ordinateur portable d'une taille imposante, sur lequel il fit apparaître l'orbite actuelle de la Lune. Il constata que si la puissante accélération actuelle se poursuivait, l'orbite ne se refermerait pas ; la Lune quitterait le champ gravitationnel de la Terre et filerait dans l'espace. Une ligne pointillée clignotant d'une lumière rouge indiquait la direction supposée.

La Lune fonçait tout droit sur le Dévoreur !

Grands-Crocs se leva lentement, laissant tomber l'ordinateur qu'il tenait dans les mains. Il releva la tête et vit que, malgré l'augmentation soudaine de la pesanteur et les vagues formées par la tempête de poussière, l'unité terrienne en formation carrée se tenait toujours aussi ferme qu'un rocher.

— Ce complot aura été ourdi pendant un siècle... marmonna Grands-Crocs.

— Tu t'en rends compte un peu tard, fit le maréchal en appuyant ses propos d'un hochement de tête affirmatif.

— J'aurais dû comprendre que les Terriens et les Eridaniens étaient deux espèces totalement différentes ; le monde d'Eridani est une écosphère où l'évolution est basée sur la symbiose, il n'y a ni sélection naturelle ni lutte pour l'existence, et ils savent encore moins ce qu'est la guerre... Ces schémas de pensée nous guidaient pour piéger les Terriens, mais vous, qui vous entretenez constamment depuis que vous êtes descendus de votre arbre, comment auriez-vous pu vous laisser conquérir si facilement ? J'ai... commis un manquement impardonnable à mon devoir, maugréa Grands-Crocs dans un soupire.

— Les habitants d'Eridani nous ont fourni une importante masse d'informations, notamment l'accélération maximale du Dévoreur, ce qui a constitué la base du plan de guerre de l'humanité : en faisant exploser les bombes nucléaires censées modifier la trajectoire de la Lune, l'accélération sera trois

fois supérieure à la vitesse limite du Dévoreur. La Lune sera donc trois fois plus agile que l'Empire, et vous ne serez pas capables d'éviter l'impact, poursuivit le maréchal.

— En réalité, nous avons tout de même fait quelques préparatifs. Quand la Terre a commencé à produire des bombes nucléaires en grande quantité, nous avons surveillé en permanence leur destination pour nous assurer qu'elles étaient bien placées sous le sol lunaire. Mais nous étions loin d'imaginer... reprit Grands-Crocs.

Le maréchal poursuivit en souriant derrière son masque :

— Nous ne sommes pas assez stupides pour attaquer directement le Dévoreur avec des bombes nucléaires. Les missiles primitifs des humains auraient tous été interceptés à mi-chemin par l'Empire, endurci par son expérience militaire. Mais vous n'êtes pas en mesure d'arrêter un objet aussi énorme que la Lune. Peut-être qu'en vous appuyant sur la puissance du Dévoreur, vous auriez pu en fin de compte la détruire ou la dévier, mais désormais la distance est trop faible : il ne reste plus assez de temps.

— Petit ver rusé, insidieux et vicieux... L'Empire dévoreur est une civilisation loyale, qui dit les choses haut et fort ; mais, il aura été dupé par ces vermines terriennes malicieuses et sournoises... grommela Grands-Crocs en faisant grincer ses mandibules.

Dans un accès de fureur, il tenta d'attraper le maréchal de ses grosses griffes, mais il s'arrêta en voyant les soldats pointer leur mitrailleuse sur lui : il n'oubliait pas qu'il était lui aussi fait de chair et de sang, et qu'une rafale aurait suffi à le terrasser.

— Nous devons partir, et je te conseille d'en faire autant, sans quoi tu mourras sous les bombes nucléaires de l'Empire dévoreur, lança le maréchal à Grands-Crocs.

Le maréchal avait dit vrai. À peine Grands-Crocs et les troupes de défense spatiale de l'humanité eurent-ils quitté la Lune que les missiles intercepteurs du Dévoreur pilonnèrent la surface lunaire. De vives lumières éclairaient alors les deux faces de la Lune. Sur celle orientée dans le sens du mouvement, une grande quantité de roches explosaient avant d'être projetées vers l'espace, mais à la différence de la face

de propulsion, ces roches jaillissaient dans tous les sens, sans direction précise. Depuis la Terre, on eût dit que la Lune était un combattant courroucé qui fonçait sur le Dévoreur sans qu'aucune force ne fût capable de l'arrêter ! Sur les continents où l'on pouvait voir la Lune, une marée humaine poussait des acclamations enthousiastes.

Le système d'interception du Dévoreur fonctionna pendant un court moment, puis s'arrêta : les militaires de l'Empire avaient compris que cela n'avait plus aucun sens. Il ne restait à la Lune qu'une courte distance à parcourir, et il était désormais impossible de la dévier, et encore moins de la réduire en morceaux.

Les bombes atomiques de la Lune faisant office de propulseur cessèrent elles aussi leurs déflagrations : la vitesse était suffisante, et les défenseurs de la Terre voulaient conserver suffisamment d'explosifs pour effectuer les dernières manœuvres orbitales.

Tout devint calme. Dans le silence glacial de l'espace, le Dévoreur et le satellite de la Terre flottaient mollement l'un vers l'autre. Alors que la distance les séparant diminuait inexorablement et qu'il ne restait entre les deux corps astraux plus que cinq cent mille kilomètres environ, sur le vaisseau de commandement, où se trouvait l'état-major suprême de la Terre, on vit la Lune et le "pneu" se superposer, comme une bille d'acier au milieu d'un roulement à billes.

Jusqu'à ce moment, la trajectoire du Dévoreur n'avait connu aucun changement, ce qui était aisément compréhensible : une manœuvre orbitale trop précoce aurait provoqué une réaction correspondante de la Lune. Ainsi, tout mouvement visant à éviter la Lune devait être effectué juste avant l'impact, comme deux chevaliers du Moyen Âge munis d'une longue lance acérée qui parcourent une distance importante avant d'approcher l'adversaire : ce qui détermine la victoire ou la défaite ne se produit qu'au cours des derniers instants précédant le choc.

Deux grandes civilisations de la Voie lactée retenaient leur souffle, et attendaient le moment de vérité.

Quand il ne resta plus que trois cent cinquante mille kilomètres entre les deux corps célestes, les manœuvres

commencèrent des deux côtés. Le propulseur du Dévoreur projeta une flamme ardente de plus de dix mille kilomètres de long, et entama la manœuvre d'évitement. Les bombes lunaires commencèrent à détoner frénétiquement, avec une densité et une fréquence inédites, opérant les corrections correspondantes afin de passer à l'attaque ; sa traînée sinueuse dessinait avec précision le changement de sa trajectoire. La partie avant de la rivière de lumière bleue de plus de dix mille kilomètres de long qui jaillissait du Dévoreur s'entrelaçait avec les flashes argentés des bombes atomiques de la Lune, créant ce qui resterait peut-être comme le spectacle le plus grandiose de l'histoire de la Voie lactée.

Les manœuvres durèrent trois heures, la distance séparant les deux corps célestes s'étant réduite à cinquante mille kilomètres. Mais les personnes présentes sur le vaisseau de commandement ne purent en croire leurs yeux quand elles virent le résultat affiché par l'ordinateur : l'accélération de la manœuvre de réorbitation du Dévoreur était quatre fois supérieure aux chiffres fournis par le cristal d'Eridani ! La foi inébranlable dans la limite d'accélération du Dévoreur constituait la base sur laquelle les hommes avaient échafaudé leurs plans de victoire ; désormais les bombes atomiques restantes sur la Lune n'étaient plus en mesure d'apporter les rectificatifs de trajectoire suffisants pour frapper l'ennemi. L'ordinateur était formel : même en déployant toutes les forces disponibles pour modifier l'orbite, une demi-heure plus tard, la Lune raterait le Dévoreur, passant à quatre cents kilomètres de celui-ci.

Dans un flash éblouissant, on épuisa la dernière bombe nucléaire de la Lune, tandis que, presque au même moment, le propulseur du Dévoreur s'éteignit. Dans un silence de mort, la loi d'inertie acheva d'écrire le dernier chapitre de cette épopée grandiose : la Lune frôla le bord du Dévoreur. En raison de sa vitesse très élevée, le champ gravitationnel du Dévoreur ne parvint pas à la capturer, se contentant de dévier sa trajectoire. La Lune rassa le Dévoreur et fila en silence dans la direction opposée au Soleil.

Un silence de mort s'abattit pendant quelques minutes sur le vaisseau de commandement.

— Les Eridaniens nous ont bernés, dit un général à voix basse.

— Peut-être que ce cristal n'était qu'un piège tendu par l'Empire dévoreur ! s'écria un officier d'état-major.

L'état-major fut soudain en proie au chaos ; chacun hurlait à qui mieux mieux, que ce fût pour dissimuler son désespoir ou pour l'évacuer. Quelques membres du personnel civil éclatèrent en sanglots ou s'arrachèrent les cheveux. Pendant que les esprits étaient chauffés à blanc, seul le maréchal continuait à scruter impassiblement le grand moniteur. Il se retourna lentement et, d'une phrase, fit retomber l'hystérie collective :

— Permettez-moi d'attirer votre attention sur une chose : pourquoi le moteur du Dévoreur s'est-il arrêté ?

Ces mots plongèrent l'assistance dans une intense réflexion : en effet, après que la Lune eut épuisé ses bombes atomiques, l'ennemi n'avait aucune raison de désactiver son propulseur, car il ne pouvait pas savoir s'il restait des bombes sur le satellite de la Terre. Compte tenu du risque d'attirer la Lune dans son champ d'attraction, il aurait en toute logique dû continuer à prendre de la vitesse pour l'éviter et augmenter la distance le séparant de la trajectoire de frappe, et non se contenter d'un minuscule interstice de seulement quatre cents kilomètres.

— Donnez-moi une image en gros plan de la surface extérieure du Dévoreur, ordonna le maréchal.

Sur le grand écran, on vit apparaître une image holographique transmise par un appareil de reconnaissance miniature envoyé par les Terriens, qui survolait rapidement, à cinq cents kilomètres d'altitude, la surface étincelante du Dévoreur visible dans ses moindres détails. Médusée, l'assistance scrutait la lente succession des vastes chaînes de montagnes d'acier et les canyons. Une longue fente noire attira l'attention du maréchal : au cours du siècle écoulé, il avait retenu chaque détail de la surface extérieure du Dévoreur. Il en était certain : cette crevasse n'existait pas auparavant. Le phénomène attira rapidement l'attention générale.

— Qu'est-ce que c'est ? Une... fissure ?

— Oui, une fissure de cinq mille kilomètres de long, confirma le maréchal en hochant la tête avec un air approbateur. Les Eridaniens ne nous ont pas menti, les informations

apportées par le cristal étaient exactes. Cette limite d'accélération existe bel et bien, mais quand la Lune s'est approchée, les habitants du Dévoreur, désespérés, ont envers et contre tout développé une vitesse quatre fois supérieure à la limite pour l'éviter, et voici le résultat de cette accélération excessive : il est en train de se désintégrer.

Peu après, les personnes présentes remarquèrent d'autres crevasses.

— Regardez ! Et ça, qu'est-ce que c'est ? s'écria quelqu'un, la rotation du Dévoreur ayant fait pénétrer une autre portion de sa surface dans le champ de vision.

Une boule de lumière éblouissante était apparue sur le bord de ce continent de métal, tel un lever de soleil sur son horizon interminable.

— Un moteur à rotation automatique ! dit un officier.

— Oui, c'est un moteur à rotation automatique situé sur l'équateur du Dévoreur, qui est très rarement actionné : il est en train de freiner à puissance maximale !

— Maréchal ! Cela confirme votre hypothèse !

— Recueillez au plus vite des informations détaillées via différentes méthodes d'observation visuelle et réalisez une simulation ! ordonna le maréchal, ses subordonnés n'ayant pas attendu ses consignes pour anticiper sa demande.

Le modèle mathématique, basé sur un siècle de descriptions précises de la structure physique du Dévoreur, fonctionna à toute allure après avoir obtenu les données nécessaires de la ligne de front. Le résultat de la simulation apparut sans tarder : il faudrait environ quarante heures pour que le moteur soit en mesure de ramener la vitesse de rotation en dessous de la limite entraînant la destruction ; au-dessus de cette vitesse, la force centrifuge provoquerait en dix-huit heures la désintégration totale du Dévoreur, d'ores et déjà parcouru de fissures.

Des cris d'allégresse retentirent dans l'assistance.

Sur le grand écran apparut ensuite une simulation holographique de la désintégration du Dévoreur : le processus était très lent, comme dans un rêve. Au milieu de l'espace noir comme de l'encre, ce monde immense se dispersait comme

des gouttes de lait flottant sur du café. Les fragments extérieurs étaient progressivement engloutis dans l'obscurité, comme s'ils se dissolvaient dans l'espace, seuls de rares flashes produits par des explosions les faisant réapparaître de temps à autre.

Le maréchal, à la différence du reste de l'assistance, n'était pas en extase devant ces images de nature à donner du baume au cœur. À l'écart du groupe, il fixait sur grand écran le véritable Dévoreur, et on ne lisait pas la moindre exultation victorieuse sur son visage. Quand les émotions furent retombées, les personnes présentes le remarquèrent et le rejoignirent une à une en dessous de l'écran. On nota que le cercle de lumière bleue à l'arrière du Dévoreur était réapparu, ce qui indiquait que le propulseur s'était remis en marche. Le corps circulaire présentant de graves dommages, cela constituait une erreur inexplicable, car la moindre accélération risquait de provoquer la désintégration de l'énorme anneau. La direction du Dévoreur était encore plus déconcertante : il était en train de regagner l'emplacement qu'il occupait avant d'éviter l'impact de la Lune, créant prudemment une orbite héliosynchrone en phase avec celle de la Terre et s'alignant sur l'axe de rotation de cette dernière.

— Quoi ? Même après cela, il veut bouffer la Terre ? s'étonna quelqu'un, ce qui déclencha des rires clairsemés. Les pouffements s'arrêtèrent net quand les hommes virent le visage du maréchal : il ne regardait plus l'écran. Les yeux fermés avec crispation, il arborait un visage blême totalement inexpressif. Pilier moral de la résistance contre le Dévoreur depuis un siècle, sa voix et son visage étaient familiers aux guerriers de l'espace. Toutefois, jamais ces derniers ne l'avaient vu dans un tel état. Les personnes présentes reprirent leurs esprits, levèrent à nouveau les yeux vers l'écran, et comprirent enfin une vérité implacable :

Le Dévoreur avait encore une chance de survie.

La manœuvre visant à absorber la Terre avait commencé. Le Dévoreur, qui avait d'ores et déjà synchronisé son axe de rotation avec celui de la Planète Bleue, se déplaçait vers le pôle Sud de la Terre. S'il ralentissait, il se désintégrerait sous l'effet de la force centrifuge liée à la rotation ; à l'inverse, tout

excès de vitesse menaçait de provoquer sa destruction précoce. L'existence du Dévoreur ne tenait qu'à un fil : il devait absolument gérer avec précision l'équilibre entre temps et vitesse.

Pendant un moment, avant que le pôle Sud ne fût happé dans l'énorme anneau, on pouvait voir depuis l'espace que la forme du littoral de l'Antarctique se transformait radicalement ; la surface de ce continent se mit à rétrécir comme un morceau de beurre sur une poêle à frire brûlante, l'eau des mers de la planète se ruant vers le pôle Sud sous l'effet du champ gravitationnel du Dévoreur ; ce continent blanc comme neige situé à l'extrémité de la Terre était en train d'être englouti sous l'assaut de vagues s'élevant jusqu'au ciel.

Les fissures parcourant le vaste anneau du Dévoreur étaient de plus en plus nombreuses, s'étendant et s'élargissant constamment. Les quelques crevasses apparues au départ n'étaient plus noires : une lumière rouge foncé en illuminait l'intérieur, rappelant une porte de l'enfer longue de plusieurs milliers de kilomètres. Telle une toile d'araignée, de fines lignes blanches se mirent à s'élever de la surface du grand anneau, ces lignes devenant de plus en plus nombreuses et apparaissant sur chaque section de l'anneau, comme si une chevelure épars eût commencé à pousser sur la surface du Dévoreur. C'étaient les traînées créées par les vaisseaux spatiaux quittant l'énorme anneau : les habitants du Dévoreur commençaient à fuir leur monde sur le point d'être anéanti.

Alors que la moitié de la Terre était déjà dans la gueule du Dévoreur, la situation s'inversa : la force d'attraction de la Terre, telle une myriade de rayons invisibles, se mit à empêcher la désintégration du Dévoreur ; non seulement de nouvelles crevasses avaient cessé d'apparaître, mais les fissures existantes avaient arrêté de s'élargir. Quatorze heures plus tard, la Terre était entièrement piégée dans l'immense anneau, et les rayons invisibles du champ d'attraction terrestre se firent plus puissants. Les fissures de la surface du Dévoreur commencèrent à se rétracter et, cinq heures plus tard, elles étaient entièrement refermées.

Dans le vaisseau de commandement, le grand écran était noir. Les lumières aussi étaient éteintes. Seuls les pâles rayons du Soleil perçaient à travers le hublot. Afin de créer une gravité artificielle, le module central du vaisseau poursuivait sa lente rotation. Le Soleil montait et descendait à travers les différents hublots, la lumière succédant à l'ombre, comme pour compter les jours et les nuits qu'avait traversés l'humanité, et qui désormais appartenaient à jamais au passé.

— Merci à tous d'avoir accompli sans relâche votre travail et votre devoir au cours du siècle passé, merci ! dit le maréchal en saluant avec respect l'ensemble des employés de l'état-major.

Sous le regard des soldats, il arrangea calmement son uniforme, et les personnes présentes en firent de même.

L'humanité avait perdu, mais les défenseurs de la Terre avaient mené à bien leur mission sans faillir. Pour ces soldats qui s'étaient dévoués corps et âme, ce moment était malgré tout glorieux, et ils acceptèrent la médaille invisible décernée par leur conscience. Ils avaient mérité de savourer cet instant.

Épilogue

Terre natale

— Il y a vraiment de l'eau ! s'écria avec surprise un jeune capitaine.

Devant lui s'étendait un vaste plan d'eau qui miroitait sous le ciel obscur.

Le maréchal enleva les gants de sa combinaison spatiale, puisa un peu d'eau, ouvrit son masque et la goûta, avant de le refermer rapidement.

— Hum, même pas trop salée ! fit-il.

Voyant que le capitaine s'apprêtait à l'imiter en ôtant son masque, il le retint.

— Tu vas faire une crise de décompression, les composants atmosphériques sont corrects, les gaz toxiques tels que le soufre sont très faibles, mais la pression est trop basse, équivalente à dix mille mètres d'altitude d'avant la guerre.

Un général ramassa un objet dans le sable.

— Il y a peut-être des graines d'herbe, dit-il au maréchal avec un sourire après s'être relevé.

— C'était le fond marin avant la guerre... le contredit le maréchal avec un signe de tête négatif.

— On pourrait pousser jusqu'au nouveau continent n° 11 situé pas loin d'ici pour jeter un œil, il y en a peut-être là-bas, dit le capitaine.

— S'il y en a, elle est carbonisée depuis longtemps... soupira quelqu'un.

Tout le monde leva les yeux : à l'horizon s'étendaient des montagnes ininterrompues qui avaient vu le jour lors de la dernière orogénèse. Émettant une lumière rouge sombre, une rivière de magma s'écoulait du sommet du massif bleu

composé de roches nues, comme un corps géant perdant son sang, puis disparaissait au niveau du sol.

Telle était la Terre deux cent trente ans après la bataille.

La guerre terminée, les membres de l'état-major ayant survécu – une centaine de personnes – étaient entrés dans l'appareil d'hibernation installé à bord du vaisseau, dans l'objectif de regagner leur planète natale une fois que le Dévoreur aurait recraché la Terre. Le vaisseau de commandement, transformé en satellite, avait tourné autour du corps astral formé par le Dévoreur et la Terre le long d'une orbite très large. Ils n'avaient plus été importunés par l'Empire dévoreur.

En l'an 125 après la guerre, le système de détection avait indiqué que le Dévoreur était en train de recracher la Terre, et avait réveillé une partie du personnel plongé en hibernation. Quand ils étaient revenus à eux, le Dévoreur s'éloignait déjà de la Terre et volait en direction de Vénus. À ce moment-là, la Terre n'avait plus rien de commun avec la planète que les hommes avaient connue jadis. Elle ressemblait à un morceau de charbon incandescent qu'on vient de sortir d'un poêle. Les océans avaient disparu, et sa surface était recouverte d'un réseau de rivières de lave rappelant une toile d'araignée. Ils n'avaient eu d'autre choix que de poursuivre leur hibernation et de reprogrammer le système de détection en attendant que la Terre refroidisse. Cette attente avait duré un siècle.

Quand ils sortirent de leur sommeil, ils découvrirent que la Terre avait refroidi, et était devenue une planète jaune et désolée. Les violents mouvements géologiques s'étaient apaisés et, bien que la vie eût disparu depuis longtemps, un air raréfié y subsistait. On découvrit même un océan résiduel, de la taille qu'avaient les lacs intérieurs avant la guerre, sur la rive duquel ils atterrirent.

Dans un rugissement assourdissant, malgré cette atmosphère difficilement respirable, le vaisseau familier aux formes grossières de l'Empire dévoreur se posa non loin de celui des hommes. L'énorme trappe s'ouvrit et Grands-Crocs,

s'appuyant sur une canne tordue aussi longue qu'un poteau électrique, descendit en tremblant.

— Oh ! Tu es encore vivant ? ! Tu dois avoir dans les cinquante ans ? le salua le maréchal.

— Comment aurais-je pu vivre aussi longtemps ? Je suis entré en hibernation trente ans après la guerre, juste pour avoir une chance de vous revoir.

— Où se trouve actuellement le Dévoreur ?

— On ne peut le discerner que de nuit, ce n'est qu'une petite étoile toute pâle. Il a déjà atteint l'orbite de Jupiter, expliqua Grands-Crocs en pointant une direction dans le ciel.

— Il est en train de quitter le Système solaire ?

— Je vais partir aujourd'hui pour le rejoindre, fit Grands-Crocs en acquiesçant de la tête.

— Nous avons vieilli...

— Vieilli... répéta Grands-Crocs d'une voix presque atone, en appuyant ses propos d'un geste affirmatif de la tête. En tremblant, il changea sa canne de main. Ce monde, désormais... poursuivit-il en désignant le ciel et la terre.

— Il reste une faible quantité d'eau et d'air, est-ce un geste de charité de l'Empire dévoreur ?

— Rien à voir avec la charité : c'est le résultat de votre seul mérite, répondit Grands-Crocs avec un geste négatif de la tête.

Les Terriens lancèrent à Grands-Crocs un regard perplexe.

— Eh bien, lors de cette guerre, l'Empire dévoreur a subi des dommages comme jamais auparavant. Plus de cent millions d'habitants sont morts en raison des fissures sur le grand anneau, l'écosystème a lui aussi gravement souffert. Après la bataille, il a fallu cinquante années terriennes rien que pour effectuer les réparations préliminaires. Par la suite, nous avons enfin pu commencer à ingurgiter la Terre. Mais comme tu le sais, la durée de notre séjour dans le Système solaire est limitée : si nous ne parvenons pas à partir à temps, un nuage de poussière interstellaire entravera notre progression, et si nous faisons un détour, nous atteindrons le prochain système stellaire avec dix-sept mille ans de retard. Cette étoile subira des changements et détruira les planètes que nous voulions avaler ; nous avons donc dû

dévoré plusieurs planètes du Système solaire en toute hâte, sans pouvoir les ronger jusqu'à l'os.

— C'est pour nous un grand réconfort et un grand honneur, dit le maréchal en jetant un regard aux hommes qui l'entouraient.

— Vous n'avez pas démerité, c'était vraiment une grande guerre interstellaire. Vous comptez parmi les meilleurs combattants de toute la longue histoire militaire du Dévoreur ! De nos jours encore, les troubadours de l'Empire chantent de toutes parts des épopées à la gloire des hauts faits militaires des guerriers de la Terre !

— Nous sommes encore plus déterminés à ce que l'humanité se souvienne de cette guerre. Au fait, qu'est-il arrivé aux hommes ?

— Après la guerre, environ deux milliards d'humains ont migré sur le Dévoreur, soit la moitié de la population totale de la Terre.

Sur ces mots, Grands-Crocs ouvrit l'énorme écran de son ordinateur portable, sur lequel s'affichèrent des images montrant la vie des hommes sur le Dévoreur : sur une magnifique prairie, un groupe d'humains ravis chantaient et dansaient sous le ciel bleu ; il était difficile de discerner immédiatement le sexe de ces personnes, car toutes présentaient une peau délicate et laiteuse et portaient de longs vêtements qu'on eût dits faits de gaze fine, avec de belles guirlandes de fleurs posées sur la tête. Au loin se dressait un splendide château semblant tout droit sorti des contes de fées terriens. Ses couleurs étaient vives, comme s'il était en crème et en chocolat. La caméra s'approcha, et le maréchal put observer l'expression de ces personnes au physique avenant : il fut convaincu qu'ils nageaient effectivement dans le bonheur. Une joie insouciant, pure comme de l'eau cristalline, que les humains n'avaient la chance d'éprouver que temporairement durant l'enfance avant la guerre.

— Il faut leur garantir une joie absolue, c'est la règle de base des techniques d'élevage, sans quoi la qualité de la viande ne sera pas à la hauteur. Les Terriens sont un mets exquis, seule la haute société du Dévoreur a les moyens de se le permettre.

Les gens comme moi ne pouvons pas nous offrir de telles délicatesses. Au fait, maréchal, nous avons retrouvé votre arrière-petit-fils, et avons enregistré quelques mots qu'il avait à vous dire. Voulez-vous regarder ?

Stupéfait, le maréchal accepta d'un signe de tête. Sur l'écran apparut un beau jeune homme à la peau fine et lactescente. Son visage indiquait qu'il devait avoir dans les dix ans, mais il avait la taille d'un adulte ; il tenait une guirlande de fleurs dans ses petites mains délicates. On pouvait voir qu'on venait à peine de l'arracher à la danse. Clignant de ses grands yeux humides, il dit :

— J'ai entendu que tu étais encore en vie, arrière-grand-père ? Je t'en supplie, ne viens surtout pas me voir ! Je ne ressentirais que du dégoût ! Quand nous pensons à la vie des hommes avant la guerre, nous avons tous la nausée, c'était une vie de loup, de cafard ! Et dire que toi et tes soldats terriens, vous voulez continuer de mener cette existence, vous avez même failli empêcher l'humanité de pénétrer dans ce magnifique paradis ! Vieux dégueulasse ! Sais-tu à quel point tu me fais honte ? Si tu savais combien tu me dégoûtes ! Pouah ! Ne viens surtout pas me chercher ! Pouah ! Crève !

Sur ces mots, il partit en sautillant rejoindre le groupe de danseurs sur la prairie.

— Il vivra plus de soixante ans, il peut vivre autant qu'il veut. Il ne sera pas abattu, dit Grands-Crocs afin de briser le silence gênant qui suivit.

— Si c'est par égard à ma personne, merci beaucoup, répondit le maréchal avec un sourire affligé.

— Pas du tout. Quand il a découvert ses origines, il était complètement abattu et éprouvait une haine sans bornes à votre égard : à cause de ce genre d'état d'esprit, sa viande sera impropre à la consommation.

Grands-Crocs regarda en soupirant le dernier groupe de véritables humains qui se tenait devant lui, avec leurs combinaisons spatiales délabrées et leur visage profondément marqué par les vicissitudes de la vie. Dans la faible lueur du Soleil, on eût dit un groupe de statues en fer rouillées se dressant sur le sol terrestre.

Grands-Crocs referma son ordinateur, et reprit sur un ton plein de modestie :

— Au départ, je ne voulais pas vous montrer cela, mais vous êtes de vrais guerriers, vous avez assez de courage pour affronter la réalité, et il faut l'admettre... Il hésita un moment avant de continuer : La civilisation humaine appartient au passé.

— C'est vous qui avez anéanti la civilisation de la Terre, rétorqua le maréchal en fixant son interlocuteur. Quel crime monstrueux !

— Nous commençons enfin à parler de morale... répondit Grands-Crocs en esquissant un sourire.

— Après voir envahi notre contrée natale et dévoré tout ce qui s'y trouvait avec une barbarie sans nom, je ne crois pas que vous en ayez le droit, répondit froidement le maréchal.

Les autres humains s'étaient détournés de leur conversation ; le niveau de froide cruauté de la civilisation du Dévoreur dépassait l'entendement des hommes, et ils n'avaient de s'entretenir de questions morales avec lui.

— Faux, nous en avons le droit. J'aimerais vraiment parler morale avec les humains. "Vous le prenez et vous le mangez, comme ça ?"

L'assistance resta médusée en entendant la dernière phrase de Grands-Crocs. Ces mots ne sortaient pas de l'appareil de traduction, mais provenaient de la gueule de Grands-Crocs lui-même. Malgré une voix assourdissante, il avait imité à la perfection le ton des mots prononcés un siècle plus tôt par le maréchal.

Grands-Crocs continua en utilisant l'appareil de traduction :

— Maréchal, l'intuition que vous aviez il y a trois cents ans était exacte : les points communs des civilisations interstellaires sont plus stupéfiants que leurs différences, nous ne devrions en effet pas être si ressemblants.

Tout le monde focalisa son regard sur Grands-Crocs, sentant qu'un mystère d'une immense importance était sur le point d'être révélé.

Grands-Crocs se redressa avec difficulté sur sa canne et, regardant au loin, dit :

— Mes amis, nous sommes tous les enfants du Soleil, la Terre est notre maison commune, mais nous avons plus de droits sur elle que vous ! Car cent quarante millions d'années avant vous, nos ancêtres vivaient sur cette magnifique planète, et ils y ont créé une brillante civilisation.

Immobiles, les soldats terriens fixaient Grands-Crocs du regard. À leurs côtés, la mer résiduelle clapotait en reflétant la lumière blafarde du Soleil, tandis qu'au loin les jeunes chaînes de montagnes laissaient s'écouler des rivières de magma rouge comme du sang. Après plus de soixante millions d'années de vicissitudes, les deux principales espèces ayant par le passé peuplé la Terre se retrouvaient sur leur planète mère, rendue inhabitable par son pillage.

— Les dino... saures... susurra quelqu'un.

— La civilisation des dinosaures a émergé il y a cent millions d'années terrestres, au milieu du Crétacé mésozoïque selon vos années géologiques, et a connu son apogée à la fin de cette période, déclara Grands-Crocs avec un signe approbateur de la tête. Nous sommes composés d'espèces au corps gigantesque, qui consomment énormément de ressources de l'écosystème. En raison de l'impétueuse augmentation de la population des dinosaures, la biosphère n'était plus en mesure d'assurer la subsistance de notre société, et l'on a par la suite dévoré l'écosystème à peine naissant de Mars. La civilisation dinosaure a connu sur la Terre une histoire de vingt millions d'années, mais la brusque expansion de cette société a duré quelques dizaines de milliers d'années seulement. L'impact qu'elle a eu sur l'environnement, à l'échelle géologique, a été l'équivalent d'un désastre soudain : c'est votre supposition concernant la grande extinction du Crétacé.

Enfin est venu le jour où l'ensemble des dinosaures ont embarqué dans dix énormes vaisseaux générationnels, entamant un périple dans l'infinie mer d'étoiles. Ces dix vaisseaux ont fini par fusionner en un seul, qui s'agrandissait chaque fois qu'il atteignait une étoile entourée de planètes. Soixante millions d'années plus tard, l'Empire dévoreur actuel a vu le jour.

— Pourquoi voulez-vous dévorer votre propre maison ? Les dinosaures n'ont-ils donc aucune nostalgie ? demanda quelqu'un.

— C'est une longue histoire... expliqua Grands-Crocs en se plongeant dans ses souvenirs. L'espace interstellaire est certes illimité, mais pas autant que vous l'imaginez. Les lieux véritablement adaptés à la vie de nos organismes à forte teneur en carbone sont rares. En parcourant un peu moins de deux années-lumière depuis l'endroit où nous nous trouvons en direction du centre de la Voie lactée, on tombe sur un immense nuage de poussière stellaire ; à l'intérieur, on ne peut ni naviguer ni vivre ; en continuant, on s'expose à de fortes radiations et à de nombreux trous noirs errants... Dans la direction opposée, on se retrouve dans l'extrémité des bras spiraux, et à proximité se trouve le vide désolé et sans fin. Dans cette portion de l'espace adaptée à la vie, l'Empire dévoreur a, du fait de son énorme consommation, déjà avalé l'ensemble des planètes. Actuellement, notre seul espoir de survie est de naviguer jusqu'à l'autre bras spiral de la Voie lactée ; nous ne savons pas ce qui s'y trouve, mais ce dont nous sommes sûrs, c'est que ce coin de l'espace est une voie sans issue. Cette fois, le voyage durera quinze millions d'années, et nous ne traverserons en chemin que des contrées désolées ; nous devons donc stocker tous les biens possibles avant le départ. L'Empire dévoreur est comme un poisson dépérissant dans une petite flaque d'eau. Avant qu'elle ne soit complètement asséchée, il doit faire un grand saut ; quand bien même il aurait toutes les chances de retomber sur la terre ferme et de mourir sous le soleil brûlant, il existe une mince probabilité qu'il se retrouve dans une flaque voisine et continue à vivre... Et pour ce qui est de la nostalgie : après un périple de plusieurs dizaines de millions d'années à travers l'espace et un nombre incalculable de guerres interstellaires, la race des dinosaures a depuis longtemps un cœur de pierre ; pour rendre possible le voyage de dix millions d'années qu'il devra entreprendre, l'Empire dévoreur doit englober autant de choses qu'il le peut... Quelle est la raison d'être d'une civilisation ? Dévorer, bouffer, bouffer sans arrêt, s'agrandir et s'étendre sans discontinuer. Tout le reste est secondaire.

— La lutte pour l'existence serait-elle donc la seule voie d'évolution pour la vie et la civilisation dans l'Univers ? Ne

pouvons-nous pas construire une civilisation autosuffisante et introspective, où les différentes formes de vie coexisteraient en symbiose, comme la civilisation d'Eridani ? demanda le maréchal, dont l'esprit était assailli par de profondes pensées.

— Je ne suis pas philosophe, mais ça se pourrait. La question est : qui fera le premier pas ? La survie est basée sur la conquête et l'extermination de l'autre, c'est la règle d'or de la subsistance et de la civilisation dans cet Univers. Qui veut y déroger et se livrer à l'introspection est voué à une mort certaine, lança Grands-Crocs d'une traite.

Grands-Crocs fit volte-face et monta dans son vaisseau. Il en ressortit peu après en tenant une boîte plate de forme carrée. Elle faisait trois ou quatre mètres de côté, et il aurait au moins fallu quatre hommes pour la soulever. Grands-Crocs la posa sur le sol et souleva le couvercle. Les hommes virent qu'elle était pleine de terre sur laquelle poussait de l'herbe. Dans ce monde sans vie, tous furent touchés à la vue de cet îlot de couleur verte.

— C'est un morceau de sol terrien d'avant-guerre ; après le conflit, j'ai plongé l'ensemble des végétaux et des insectes qu'il contenait en hibernation. Plus de deux siècles ont passé, et ils se sont réveillés avec moi. Au départ, je voulais l'emporter en souvenir... Mais maintenant je me dis à quoi bon, mieux vaut les remettre là où ils devraient être, nous en avons emmené suffisamment de notre planète mère.

En regardant ce morceau de sol terrestre débordant de vie, les hommes eurent les larmes aux yeux ; ils comprenaient désormais que les dinosaures n'avaient pas un cœur de pierre. Derrière leurs écailles plus dures que l'acier et la pierre battait un cœur qui languissait pour leur terre natale.

Grands-Crocs agita la patte, comme s'il avait voulu chasser d'un geste ses émotions.

— Allons, mes amis, partons ensemble. Venez sur le Dévoreur, dit-il. Puis, voyant l'expression des hommes, il leva la patte : Bien sûr, vous n'y servirez pas de nourriture, vous êtes de grands guerriers. Vous serez des citoyens ordinaires du Dévoreur, et vous obtiendrez même un travail : fonder un musée de la civilisation humaine.

Comme un seul homme, les soldats tournèrent leur regard vers le maréchal. Après un temps de réflexion, ce dernier acquiesça lentement de la tête.

Les guerriers terriens montèrent l'un après l'autre dans le vaisseau. Les marches étant conçues pour un dinosaure, ils durent rivaliser de tractions pour se hisser jusqu'au sommet. Le maréchal fut le dernier à y accéder. Il agrippa à deux mains le bord de la marche inférieure de l'escalier, et alors qu'il soulevait son corps de la terre ferme, il observa un instant le sol terrien qui se trouvait à ses pieds. Figé dans sa contemplation, il resta immobile pendant un certain temps, et vit... des fourmis.

Les insectes avaient rampé hors de la boîte remplie de terre. Le maréchal lâcha la marche qu'il tenait entre ses mains, s'accroupit sur le sol et laissa une fourmi monter sur sa main. L'ayant relevée, il examina attentivement ce petit corps sombre comme de l'onyx noir qui luisait sous la lumière solaire. Le maréchal avança jusqu'à la boîte, et remit la fourmi dans l'herbe. Il en aperçut alors d'autres sur le sol, au milieu des brins d'herbe.

Il se releva et dit à Grands-Crocs, qui s'était approché de lui :

— Après notre départ, cette herbe et ces fourmis seront les seules formes de vie sur la Terre.

Grands-Crocs resta silencieux.

— Les créatures civilisées de la Terre semblent avoir tendance à devenir de plus en plus petites : les dinosaures, l'homme, puis peut-être les fourmis, reprit le maréchal. Il s'accroupit à nouveau, et regarda avec émotion ces minuscules créatures qui allaient et venaient dans l'herbe : C'est leur tour.

Les guerriers redescendirent alors l'un après l'autre du vaisseau, s'approchèrent de ce bout de sol terrien contenant des créatures vivantes et, ayant formé un cercle, les observèrent avec émotion.

— L'herbe peut vivre. Peut-être qu'il pleuvra au bord de cette mer, mais les fourmis, non, lança Grands-Crocs avec un geste négatif de la tête.

— L'air est trop rare ? Apparemment, elles ne sont pas affectées...

— Non, l'atmosphère ne pose pas de problème, elles ne sont pas comme l'homme, elles peuvent survivre dans un tel environnement. Le plus grand obstacle, c'est qu'il n'y a pas de nourriture.

— Elles ne peuvent pas manger l'herbe ?

— Impossible de survivre avec ça : dans cet air raréfié, l'herbe poussera très lentement, les fourmis vont tout avaler puis mourir de faim, cela ressemble fort au dénouement que connaîtra probablement la civilisation du Dévoreur.

— Pourriez-vous leur laisser un peu de nourriture du vaisseau ? Grands-Crocs fit un signe négatif.

— Sur notre vaisseau, il n'y a rien, à part le système d'hibernation et de l'eau potable. Avant d'atteindre l'Empire, nous devons hiberner. Y a-t-il encore de la nourriture sur votre vaisseau ?

— Il ne reste que quelques injections de nutriments essentiels au maintien de la vie, inutile, répondit le maréchal avec un hochement de tête.

— Nous devons faire vite, le Dévoreur s'éloigne à grande vitesse : si nous prenons du retard, nous ne le rattrapons pas, fit Grands-Crocs en désignant le vaisseau.

Il y eut un moment de silence.

— Maréchal, restons, proposa un jeune lieutenant.

Le maréchal approuva avec énergie.

— Rester ? Pour quoi faire ? demanda Grands-Crocs en les regardant l'un après l'autre. Le dispositif d'hibernation de votre vaisseau est quasiment hors service, vous n'avez plus de nourriture... Rester pour attendre la mort ?

— Rester pour faire le premier pas, répondit calmement le maréchal.

Il y eut un silence.

— Le premier pas vers la nouvelle civilisation dont vous venez de parler, reprit-il.

— Vous voulez vous transformer en nourriture pour les fourmis ?

Les soldats terriens acquiescèrent comme un seul homme.

Bouche bée, Grands-Crocs les fixa un long moment, puis s'avança lentement vers son vaisseau en s'appuyant sur sa canne.

— Au revoir, mon ami, lança le maréchal d'une voix sonore alors que Grands-Crocs s'éloignait.

— Devant moi et mes descendants, il y a la nuit sans fin, des batailles incessantes, l'Univers sans limites. La voilà, notre maison, dit Grands-Crocs en poussant un long soupir.

Notant un peu d'humidité à ses pieds, les hommes se demandèrent si le mastodonte n'était pas en train de pleurer.

Le vaisseau du dinosaure décolla dans un rugissement et disparut rapidement dans le ciel, à l'ouest, là où le Soleil était en train de se coucher.

Les derniers guerriers terriens s'assirent un moment en rond autour de ce morceau de terre gorgé de vie. Ensuite, imitant le maréchal, tous ôtèrent leur masque, et s'allongèrent sur le sable.

Le temps passait, le Soleil se couchait. La lueur du soir baigna cette planète pillée d'une majestueuse lumière rouge. De rares étoiles apparurent une à une dans le ciel. Le maréchal remarqua qu'une belle teinte bleu foncé était désormais visible dans la voûte céleste jusqu'alors jaune pâle. Avant de perdre connaissance sous l'effet du manque d'air, il fut réconforté par une légère démangeaison au niveau des tempes : des fourmis étaient en train de grimper sur son front. Cette sensation le propulsa dans sa lointaine enfance : un petit hamac tendu entre deux palmiers au bord de la mer. Il avait les yeux levés vers la mer d'étoiles resplendissante, la main de sa mère caressait son front.

La nuit tomba. La mer résiduelle était aussi lisse qu'un miroir, reflétant dans les moindres détails la Voie lactée qui traversait le ciel de part en part. C'était la soirée la plus paisible que cette planète eût connue.

Et dans cette tranquillité, la Terre revint à la vie.

LE NUAGE DE POÈMES

Prologue

Pacifique Sud. Yiyi et ses deux compagnons se tiennent sur le pont d'un yacht de croisière poétique. Destination l'Antarctique. Si tout se passe bien, ils arriveront dans quelques jours, et perceront la croûte terrestre pour contempler le Nuage de poèmes.

Aujourd'hui, le ciel et la mer sont limpides, trop transparents sans doute pour des poètes. Au-dessus de leurs têtes, le continent américain, généralement caché partout ailleurs, flotte ici au milieu du ciel, telle une tache sombre sur l'hémisphère Est qui envelopperait le monde comme un gigantesque dôme. Le continent a l'air d'un morceau de mur éraflé...

Oh, vous l'ignoriez peut-être : les humains vivent aujourd'hui à l'intérieur de la Terre – ou plus exactement, à l'intérieur d'un ballon*. Oui, la Terre est devenue un ballon. La planète a été évidée, ne laissant plus qu'une fine croûte d'une centaine de kilomètres d'épaisseur. Les continents et les océans sont les mêmes, à ceci près qu'ils se trouvent désormais à l'intérieur de la Terre. Il y a toujours une atmosphère, mais elle aussi a été déplacée à l'intérieur. Ce qui explique pourquoi la planète est désormais un ballon dont les parois internes sont en contact direct avec les continents et les océans. Cette planète creuse tourne toujours autour de son axe, mais l'effet de sa rotation n'est plus le même que naguère : elle produit la gravité. La gravité générée par la masse négligeable constituée par la croûte était insignifiante, elle est aujourd'hui

* Ce récit se passe chronologiquement après celui de la nouvelle "Les hommes et le Dévoreur", traduite dans ce recueil. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

principalement produite par la force centrifuge induite par la rotation de la Terre. Toutefois, cette gravité s'avère inégale en fonction des régions du monde : elle est la plus forte au niveau de l'équateur – environ une fois et demie supérieure à la proto-gravité terrestre – et elle diminue à mesure que la latitude augmente, jusqu'à devenir nulle aux pôles Nord et Sud. À la latitude à laquelle navigue actuellement le yacht, la gravité est de la même valeur que la proto-gravité standard. Yiyi n'en éprouve pas moins des difficultés à retrouver les sensations de l'ancien monde, celles éprouvées sur la Terre du temps où elle était encore pleine.

Un soleil minuscule, suspendu au milieu du noyau sphérique, baigne le monde de ses rayons de midi. Son intensité lumineuse varie constamment au cours des vingt-quatre heures du jour, passant d'une luminosité maximale à une obscurité presque totale, marquant l'alternance du jour et de la nuit à l'intérieur de la Terre creuse. Aux heures les plus tardives de la nuit, le soleil projette parfois une lueur froide, mais elle ne provient que de ce point précis, et on ne peut pas voir la vraie lune.

Sur les trois passagers ayant pris place sur le yacht, deux ne sont pas humains. Le premier, appelé Grands-Crocs, est un dinosaure, dont le corps haut de dix mètres vacille au rythme de l'embarcation, ce qui n'est pas sans agacer le Poète, qui se dresse lui à la proue du navire. Le Poète est un vieux bonhomme osseux, à la barbe et à la chevelure blanches et emmêlées. Il est drapé d'une large robe ancienne dans le style de la dynastie des Tang, qui danse au gré d'une brise immortelle tel un caractère tracé dans le style calligraphique dit des "herbes folles".

C'est le créateur de ce nouveau monde, l'illustre... Li Bai.

Le cadeau

Tout avait commencé dix ans plus tôt, lorsque l'Empire dévoreur avait achevé son pillage du système solaire qui avait duré deux siècles. À la suite de quoi, dinosaures issus de temps immémoriaux conduisirent leur gigantesque Monde-Anneau de cinquante mille kilomètres de diamètre loin du Soleil, faisant cap vers la constellation du Cygne. L'Empire dévoreur emmena 1,2 milliard d'êtres humains, tous ceux qu'il avait capturés et élevés comme de la volaille, pour nourrir ses sujets. Mais alors que le Monde-Anneau approchait de l'orbite de Saturne, il commença brusquement à ralentir et repartit le long de sa trajectoire d'origine, vers le système solaire interne.

Une semaine après le début du voyage de retour, Grands-Crocs fut désigné Émissaire et s'envola du Monde-Anneau dans sa navette en forme de chaudière, en emportant un humain dans la poche de son manteau : un dénommé Yiyi.

— Tu es un cadeau ! lui lança Grands-Crocs, ses yeux fixant l'espace sombre au-delà du hublot.

Sa voix écaillée vibra si fort que Yiyi en fut tout étourdi à l'intérieur de la poche.

— Pour qui ? cria Yiyi, en sortant la tête.

D'où il était, il pouvait maintenant voir la mâchoire inférieure du dinosaure, qui lui faisait penser à un gros rocher saillant d'une falaise.

— Pour les dieux ! Les dieux sont venus dans le système solaire, c'est la raison pour laquelle l'Empire a fait demi-tour.

— De vrais dieux ?

— Ils sont maîtres de technologies au-delà de toute imagination, et existent aujourd'hui sous forme d'énergie pure. Ils peuvent voyager en un seul bond et en un clin d'œil d'un bout

à l'autre de la galaxie. Est-ce que ça ne suffit pas à en faire des dieux ? Si jamais l'Empire était en mesure de glaner ne serait-ce qu'un pour cent de leurs super-technologies, notre avenir serait glorieux ! Toi et moi, nous sommes chargés d'une grande mission ! Et c'est pourquoi tu dois apprendre à plaire aux dieux !

— Pourquoi moi ? Vous savez, ma chair est loin d'être de première qualité ! s'offusqua Yiyi.

Il n'avait que trente ans mais, contrairement à la plupart des humains élevés par les Dévoreurs, sa peau n'était ni tendre ni juteuse. Au contraire, elle était sèche et marquée par le passage du temps.

— Jamais les dieux ne mangeraient une vermine comme toi. Mais ils aiment en faire collection. J'ai entendu des éleveurs dire que tu n'étais pas un humain comme les autres. Ils racontent que tu as tes propres étudiants ?

— Je suis poète. J'enseigne la littérature classique aux humains des élevages, expliqua Yiyi, qui avait bien du mal à prononcer les mots "poète" et "littérature" dans la langue des Dévoreurs.

— En voilà une discipline barbante, et inutile ! Mais si les éleveurs t'ont autorisé à donner tes cours, c'est qu'ils ont dû remarquer que leur contenu était spirituellement profitable aux autres vermines, et améliorait la qualité de leur viande... Je t'ai bien observé, et c'est vrai que tu as une certaine dignité, je dirais même un certain orgueil. Intéressant, pour une vermine d'élevage...

— Ainsi sont les poètes ! s'exclama Yiyi en se redressant dans la poche du manteau. Il savait que Grands-Crocs ne le voyait pas, mais sa tête était haute et fière.

— Tes ancêtres ont-ils participé à la guerre de défense de la Terre ?

Yiyi secoua la tête :

— Non, à cette époque déjà, ils étaient poètes.

— Une espèce de vermines bien superflue, et de plus en plus rare par chez vous.

— Ils vivaient dans leur univers intérieur, et ne se souciaient pas des bouleversements du monde autour d'eux.

— Des bons à rien, en somme... Ah, nous sommes arrivés.

En entendant ces mots, Yiyi sortit la tête et regarda à travers le large hublot. Il remarqua deux objets émettant une lumière blanche, qui flottaient dans l'espace devant le vaisseau : un plan carré et une sphère. Lorsque l'appareil de Grands-Crocs descendit au niveau du plan, celui-ci disparut dans le fond étoilé, ce qui signifiait qu'il était sans aucune épaisseur. La sphère parfaite était suspendue au-dessus du plan et brillait comme celui-ci d'une lueur douce. Aucun trait particulier ne paraissait saillir de leur surface uniforme. On aurait dit deux éléments extraits de la base de données d'un ordinateur, deux concepts simples et abstraits au milieu du chaos et de la complexité du Cosmos.

— Où sont les dieux ? demanda Yiyi.

— Ce sont des formes géométriques. Les dieux aiment la simplicité.

Tandis qu'ils se rapprochaient, Yiyi nota que le plan avait la superficie d'un terrain de football. L'appareil se posa. Les flammes des tuyères des moteurs entrèrent en contact avec le plan, mais elles ne laissèrent aucune trace, comme si elles avaient touché un fantôme. Pourtant, Yiyi put sentir la gravité et la vibration produite par la navette au moment de son atterrissage. Le lieu était donc bien réel. Grands-Crocs était de toute évidence déjà venu ici, car il ouvrit la porte sans la moindre hésitation et descendit. Le cœur de Yiyi se serra en voyant Grands-Crocs ouvrir les deux portes situées aux deux extrémités du sas de la cabine. Cependant, il n'entendit aucun sifflement d'air s'échappant de l'intérieur. Quand Grands-Crocs fut dehors, Yiyi sentit un air frais et sa tête, qui sortait encore de la poche, fut caressée par une brise froide et agréable... C'était une super-technologie que ni les dinosaures ni les hommes n'étaient en mesure de comprendre. Et la douceur ainsi que la simplicité manifestées par ce lieu le bouleversèrent profondément. Le choc était peut-être même encore plus intense que lorsque les humains avaient rencontré les Dévoreurs pour la première fois. Yiyi leva les yeux : la sphère planait toujours au-dessus d'eux et, derrière elle, les étoiles de la Voie lactée resplendissaient.

— Émissaire, quel cadeau m'apportes-tu, cette fois ? demanda le dieu dans la langue des Dévoreurs.

Il s'exprimait avec une voix grave, comme si elle provenait d'un abysse lointain. Et pour la première fois, cette langue si grossière sembla agréable aux oreilles de Yiyi.

Grands-Crocs enfonça une griffe dans sa poche et attrapa l'humain, puis il le posa sur la surface plane. Yiyi sentit l'élasticité du sol sous la plante de ses pieds. Grands-Crocs reprit la parole :

— Vénérable, nous avons appris que vous aimiez faire collection des petites créatures de différents systèmes, et je vous ai apporté un spécimen très intéressant, un humain, originaire de la Terre.

— Je ne m'intéresse qu'aux petites créatures parfaites. Que veux-tu que je fasse de cet immonde cloporte ? dit le dieu, et la lumière blanche de la sphère scintilla deux fois, peut-être pour exprimer son dégoût.

— Connaissez-vous ce genre de vermine ? demanda Grands-Crocs en relevant la tête.

— J'en ai entendu parler par des navigateurs dans ce bras de galaxie, mais je n'en sais pas beaucoup sur eux. Les navigateurs avaient eu l'occasion de croiser à plusieurs reprises la Terre dans l'histoire de l'évolution relativement courte de cette espèce, et l'obscénité de leur esprit, leur comportement vil, le chaos et la crasse qu'ils ont réussi à créer en si peu de temps leur ont donné la nausée, de sorte que pas un de ces navigateurs n'a pris la peine d'entrer en communication avec eux, jusqu'à la destruction de leur planète... Débarrasse-moi de lui, vite.

Grands-Crocs attrapa Yiyi et tourna son énorme tête, se demandant où il pouvait le jeter.

— L'incinérateur d'ordures est derrière toi, indiqua le dieu.

Grands-Crocs se retourna et vit qu'une petite ouverture ronde était soudain apparue sur le sol. Une curieuse lueur bleutée scintillait à l'intérieur...

— Je vous interdis de dire ça ! L'humanité a bâti une grande civilisation ! cria Yiyi d'une voix faible dans la langue des Dévoreurs.

La lumière blanche de la sphère ainsi que celle du plan scintillèrent à deux reprises, et le dieu ricana, par deux fois :

— Une civilisation ? Émissaire, explique à ce cloporte ce qu'est une civilisation.

Grands-Crocs éleva Yiyi jusqu'à ses yeux, si près que ce dernier entendit le bruit osseux des deux grands globes oculaires du dinosaure qui roulaient dans ses orbites.

— Vermine, dans cet Univers, la mesure uniforme du degré de civilisation d'une race est la dimension spatiale dans laquelle cette race est déjà entrée. Seules les espèces entrées dans la sixième dimension, ou plus, remplissent les conditions minimales pour rejoindre la grande famille des civilisations cosmiques. La race des Vénérables a déjà réussi à accéder à la onzième dimension. L'Empire dévoreur, lui, est capable, à petite échelle et en laboratoire, d'entrer dans la quatrième dimension. Nous savons que nous n'appartenons encore qu'à l'amas primitif et inculte des peuples de la galaxie. Aux yeux des dieux, vous autres humains n'êtes que de la mauvaise herbe, du lichen.

— Débarrasse-t'en, il est horriblement sale, l'exhorta encore le dieu, de plus en plus agacé.

À ces mots, Grands-Crocs souleva Yiyi et l'amena vers l'incinérateur à ordures. Yiyi se débattit de toutes ses forces. Quelques bouts de papier blanc tombèrent de ses vêtements. Au moment où ces fragments s'apprêtaient à toucher le sol, un rayon de lumière extrêmement fin jaillit hors de la sphère. Le rayon frappa l'un des papiers, qui s'immobilisa dans les airs. Il y eut un flash. Le rayon paraissait avoir scanné le papier.

— Attends. Qu'est-ce que ceci ?

Grands-Crocs tenait Yiyi suspendu au-dessus de l'ouverture de l'incinérateur. Il tourna la tête et regarda la sphère.

— Ce sont... ce sont les devoirs de mes étudiants ! s'efforça tant bien que mal d'expliquer Yiyi depuis la paume du dinosaure.

— Intéressants, ces symboles carrés... Ils composent des petites matrices qui me semblent amusantes, dit le dieu.

D'autres rayons jaillirent de la sphère et vinrent scanner le reste des bouts de papier tombés sur le plan.

— Ce sont des sino... des sinogrammes. Ce sont des poèmes classiques, écrits en caractères chinois.

— Des poèmes ? s'étonna le dieu, rétractant ses rayons. Émissaire, tu connais probablement les systèmes d'écriture de ces vermines ?

— Naturellement, Vénérable. Nous avons vécu un long moment sur leur planète avant de les dévorer.

Grands-Crocs posa Yiyi à côté de l'incinérateur, et il se baissa pour ramasser un bout de papier. Il le hissa jusqu'à ses yeux et déchiffra non sans mal les petits caractères qui y figuraient :

— Ils disent *grosso modo* que...

— Non, non, il ne vaut mieux pas, vous risquez d'en donner une mauvaise interprétation, l'interrompt Yiyi.

— Et pourquoi donc ? l'interrogea le dieu, qui semblait intéressé.

— Parce que c'est un art qui ne peut être exprimé qu'en chinois ancien. Même traduit en langage humain moderne, il perd la majeure partie de son sens et de sa magie. Il devient... autre chose.

— Émissaire, cette langue figure-t-elle dans la base de données linguistique de ton ordinateur ? Je veux également obtenir tout ce qu'il y a à savoir sur l'histoire de la Terre. Transmets-moi ces informations. Utilise le canal avec lequel nous avons établi le contact lors de notre dernière rencontre.

Grands-Crocs s'empressa de retourner à son appareil. Il bricola en grommelant l'ordinateur de sa cabine.

— La partie sur le chinois ancien est manquante, je vais devoir la télécharger depuis le réseau de l'Empire, ça prendra peut-être un peu de temps.

À travers la porte restée ouverte de la cabine, Yiyi vit les grands yeux du dinosaure refléter les couleurs changeantes de l'écran de son ordinateur. Grands-Crocs à peine sorti de sa navette, le dieu était déjà capable de réciter un poème chinois classique :

白日依山盡
黃河入海流
欲窮千里目
更上一層樓

*Le soleil blanc s'adosse aux montagnes,
le fleuve jaune rejoint la mer ;
pour contempler l'horizon,
monte encore d'un étage*

— Vous apprenez vite ! s'exclama Yiyi.

Le dieu ne fit pas attention à lui et resta silencieux.

Grands-Crocs expliqua :

— Ce que signifie le poème, c'est qu'une étoile va bientôt passer sous la montagne. En même temps, un cours d'eau que ces humains appellent "fleuve jaune" coule dans la direction de la mer – oh, vous devez savoir que ce fleuve et cette mer sont constitués d'un amas de molécules, dont chacune est composée par un atome d'oxygène et deux d'hydrogène. Et enfin, il explique que si l'on veut voir plus loin, il faut grimper plus haut sur le bâtiment où l'on se trouve.

Le dieu continua à se taire.

— Vénérable, il n'y a pas si longtemps, vous avez honoré l'Empire dévoreur de votre visite. Le paysage y est très semblable à celui que la vermine a décrit dans son poème : il y a des montagnes, des fleuves, des mers, et donc...

— Et donc je comprends le sens de ce poème, l'interrompit le dieu.

La sphère se déplaça brutalement et s'arrêta au-dessus de la tête de Grands-Crocs. Yiyi avait l'impression qu'un œil sans pupille fixait le dinosaure.

— Mais ne ressens-tu rien d'autre ?

Grands-Crocs secoua la tête, sans comprendre.

— Je veux dire, ne ressens-tu pas la présence d'un mystère, caché derrière la signification en apparence si simple de cette matrice de symboles carrés ?

Grands-Crocs fut encore plus perplexe. Et le dieu déclama un autre poème :

前不見古人
後不見來者
念天地之悠悠
獨愴然而涕下

*Je ne vois pas ceux qui ont été,
je ne vois pas ceux qui seront,
songeant à l'Univers si vaste
je pleure de solitude*

Grands-Crocs s'empressa de fournir au dieu une explication consciencieuse :

— Voici comment il faut comprendre le poème : Lorsque nous regardons en arrière, nous ne voyons pas les vermines qui ont autrefois vécu sur la planète ; quand nous regardons en avant, nous ne voyons pas ceux qui vivront sur cette planète dans le futur ; alors, l'immensité de l'Univers nous paraît très triste, et nous pleurons.

Le dieu garda le silence.

— Ah, j'oubliais, pleurer est une manière chez les vermines de la Terre d'exprimer leur chagrin. Leurs organes visuels deviennent alors...

— Ne ressens-tu toujours rien ? l'interrompit le dieu.

La sphère descendit encore un peu plus bas, à hauteur du museau de Grands-Crocs.

Cette fois, le dinosaure secoua vigoureusement la tête :

— Vénérable, je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit à ressentir. C'est un petit poème, tout simple.

Puis, le dieu se mit à déclamer d'autres poèmes anciens, tous aussi concis, figurant chacun des scènes et des propos insaisissables et éthérés : il y eut "Adieu matinal à la cité de Baidi", "Pensées d'une nuit tranquille" ou encore "Séparations avec mon cher Meng Haoran à la Tour de la grue jaune", de Li Bai ; "Neige sur le fleuve" de Liu Zongyuan ; "La Tour de la grue jaune", de Cui Hao ; "Une aube printanière" de Meng Haoran, et bien d'autres...

— Dans l'Empire dévoreur, expliqua Grands-Crocs, nous comptons des épopées de plusieurs millions de vers, Vénérable. Je serais heureux de vous les offrir ! Par comparaison, la poésie de ces vermines est tristement primitive et élémentaire, à l'image de leurs technologies, d'ailleurs...

Soudain, la sphère s'éloigna du sommet de la tête de